3 1761 08266209 9

PQ
2203
C2F3

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

2017

LA

FAUSSE MONNAIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

ÉDOUARD CADOL

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Cluny, le 9 octobre 1869.

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
BOULEVARD MONTMARTRE, 15
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET CIE
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne
—
1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

FAUSSE MONNAIE

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

LA

FAUSSE MONNAIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

ÉDOUARD CADOL

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Cluny, le 9 octobre 1869.

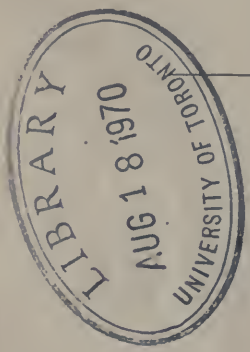
PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
BOULEVARD MONTMARTRE, 15
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵉ
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne
1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

PQ
2203
C2F3

DU MÊME AUTEUR

Les Ambitions de M. Fauvelle, comédie en cinq actes.	2 fr.
Les Inutiles, comédie en quatre actes.	2 fr.
La Belle affaire, comédie en trois actes.	2 fr.
Contes Gais : Les Belles Imbéciles, un volume.	3 fr.



A MADAME ÉLISE CADOL

SON FILS

ÉDOUARD CADOL

Paris-Ermont, 1866.

PERSONNAGES

THÉODORE MOULINIER, 50 ans..... ..	MM.	LAROCHELLE.
LE MAESTRO, 48 ans.....		TALIEN.
PAUL COURTOIS, 27 ans.....		LENORMAND.
WILLIAM DE FRIDELSKOI, 34 ans.....		PERRIER.
ANATOLE VRILLEFERT, 54 ans.....		LABOUREAU.
CAMILLE LECOINCHOIR, 21 ans.		RICHARD.
LE DOCTEUR AMÉDÉE PAPEILLANS, 45 ans		SAIRVIER.
LA PRINCESSE, 36 ans.....	Mmes	CÉCILE GERMA.
BERTHE MASGADOFF, 21 ans.....		BERTHE FAVOLLE.
MADAME LECOINCHOIR, 45 ans.....		BOVERY.
ABD-ALLAH, domestique.....	M.	ARISTIDE.
MARIANNE, id.	Mlle	FLORENCE.
FELLAH-BEY, (rôles épisodiques)	M.	LAMARQUE.
MADAME DOLORÈS, (rôles épisodiques)	Mmes	M. CLÉMENT.
MADAME STRITZMANN, (rôles épisodiques)		PETIT.
UN DOMESTIQUE.....	M.	RAOUL.

De nos jours.

Pour la mise en scène, s'adresser au théâtre de Cluny.

Ce qui, dans le texte, est entre parenthèses, est supprimé à la représentation.

LA

FAUSSE MONNAIE

ACTE PREMIER

CHEZ ANATOLE VRILLEFERT, PHOTOGRAPHE

Un salon. — Meubles en bois sculpté imitant le vieux chêne. — Tentures. — Beaucoup de tableaux et de photographies accrochés sans ordre. — Tables chargées de livres, journaux, albums, stéréoscopes, cartes photographiées, épreuves de photosculpture, etc. Le tout en profusion. — Pots à tabac. — Une entrée large au fond, laquelle est close par une tenture qui laisse voir, lorsqu'on entre, le vitrage d'un atelier de photographie.

(A Paris, en octobre. — Dix heures du matin.)

SCÈNE PREMIÈRE

VRILLEFERT, ABD-ALLAH.

Vrillefert est vêtu d'habits dont la coupe et les nuances claires ne sont pas en rapport avec son âge. Le tout affectant le négligé anglais, est porté avec le débraillé artistique. Col de chemise largement rabattu sur un ruban bleu, en guise de cravate ; chaussures en étoffe noire, claquées sur le pouce ; chaîne de col apparente, des bagues, une plus grosse à l'index. Il est chauve, le peu de cheveux qu'il a, est taillé en brosse. Il porte toute sa barbe qui est clair-semée, rousse, mêlée de poils blancs nombreux ; peu ou pas de sourcils. — Abd-Allah, teint cuivré, est vêtu en domestique, (petite tenue). — Au lever du rideau, Vrillefert, ayant sa serviette passée à sa boutonnière, est assis sur un pouf et paraît s'appliquer à apprendre par cœur des phrases manuscrites sur une feuille de papier. — Abd-Allah pose sur un coin de la table un plateau supportant de quoi prendre une tasse de café noir, et contemple son maître.

VRILLEFERT, répétant tout en consultant le manuscrit de temps à autre.

« Dans un moment si solennel, qu'il me soit permis de puiser dans mon cœur... dans mon cœur. » — Sapristi. — Ah ! oui : « dans mon cœur quelques paroles recueillies. » (Apercevant Abd-Allah.) Ah ! c'est le café ! Eh bien ! verse ; tu ne peux pas verser. — (Reprenant) « Adieu, mon bon Casimir, adieu... Mais je m'arrête ! Nous qui croyons à une autre vie, devons-nous bien prononcer ce mot de désespérance...? » (A Abd-Allah.) Il n'y a pas assez de sucre. Mets donc du sucre !... — « Nous qui croyons.... »

ABD-ALLAH.

Monsieur Vrillefert ?...

VRILLEFERT.

Hein ?

ABD-ALLAH.

La dame est venue.

VRILLEFERT.

Quelle dame ?

ABD-ALLAH.

La dame au cliché.

VRILLEFERT.

Tu lui as remis son cliché ?

ABD-ALLAH.

Et ses douze cartes. Oui, monsieur.

VRILLEFERT.

Elle a payé ?

ABD-ALLAH.

Dix francs.

VRILLEFERT.

C'est bon, donne. (Il tend la main et reprend.) — « Adieu, mon bon Casimir... »

ABD-ALLAH, avançant un pied chaussé à neuf.

C'est que... voilà.

VRILLEFERT.

Voilà? — voilà quoi?

ABD-ALLAH.

Zoroâstre a dit : — « Quand tu manges, donne à manger aux chiens; dussent-ils te mordre! »

VRILLEFERT.

Il a dit ça, le bon Zoroâstre? et... tu as acheté une paire de souliers avec les dix francs peut-être?...

ABD-ALLAH.

Dam! — Je vas vous conter une affaire : depuis huit mois que je suis dans la maison et que je n'ai encore rien touché...

VRILLEFERT, étonné.

Il y a huit mois?

ABD-ALLAH.

Que je n'ai encore rien touché; oui, monsieur.

VRILLEFERT, indifférent et à lui-même.

Comme le temps passe!... C'est qu'ils sont très-bien faits ces souliers!

ABD-ALLAH, craintif.

Ah! ils ont l'air comme ça; mais non, non, ils n'iraient pas à monsieur.

VRILLEFERT.

Tant pis! — C'est égal, tu n'es pas gêné, toi.

ABD-ALLAH, se méprenant.

Si fait, un peu par l'empeigne. Mais ça se fera.

VRILLEFERT, plaisantant.

Veux-tu que je te dise? tu es tout bonnement remarquable. Et puis, tu le prendras comme tu voudras : au plaisir! (Reprenant.) — « Nous qui croyons à une autre vie... »

ABD-ALLAH.

S'il vient des clients, monsieur Vrillefert?

VRILLEFERT.

Tu m'ennuies. S'il vient des clients, tu leur feras un cliché. Voilà tout!

ABD-ALLAH.

Moi?

VRILLEFERT.

Ce ne sera par la première fois. Voyons, laisse-moi tranquille, noble enfant du désert!

ABD-ALLAH, sortant.

Et ça dit que ça opère soi-même!

SCÈNE II

VRILLEFERT, seul, puis MOULINIER.

VRILLEFERT, prenant son café.

Je le tiens à peu près. Il n'y a plus qu'à y mettre le ton. (Se frottant les mains.) Voyons ça, voyons ça! — « Dans un moment si solennel qu'il me soit permis de puiser dans mon cœur, quelques paroles recueillies... — Adieu, mon bon Casimir... Mais je m'arrête. Nous qui, comme toi, croyons à une autre vie, devons-nous prononcer cette parole de désespérance? Non! n'est-ce pas mon bon Casimir? Du monde supérieur, où tu es déjà parvenu, tu restes en communication clairvoyante avec nos âmes, sœurs de la tienne; tu vois l'affliction sincère et profonde qui s'y grave à jamais... (cherchant), à jamais!... » Allons, voyons! — « Qui s'y grave à jamais?... » Au diable! (Reprenant le manuscrit.) Je m'en rendrai malade; ma parole d'honneur.

(Moulinier, entré depuis un instant, l'observe en silence. Il est vêtu avec une simplicité qui tient le milieu entre l'aspect artisan et l'aspect bourgeois; toute sa barbe, cheveux noirs abondants mêlés de blancs, l'œil fin sous d'épais sourcils; physionomie maligne et bienveillante à la fois.)

MOULINIER, raillant à froid.

Est-ce que tu vas jouer la comédie de société?

VRILLEFERT.

C'est toi, mon vieux Moulinier. — Non, c'est pour ce pauvre Casimir ; tu sais?

MOULINIER.

Et tu pioches ton improvisation?

VRILLEFERT.

Que tu es drôle ! Non ; seulement, c'est si ridicule de tirer un papier de sa poche et de lire de travers pendant que le voisin vous abrite de son parapluie, que j'ai fait un bout de rédaction.

MOULINIER.

Qu'est-ce que tu dis là dedans ?

VRILLEFERT.

La moindre des choses. Je dis que Casimir était un excellent cœur et qu'il avait su montrer dans sa vie... — comme dit l'autre ; je ne me rappelle plus qui : « *L'accord d'un grand talent et d'un beau caractère.* »

MOULINIER, fin.

Oui : la moindre des choses!

VRILLEFERT.

Il n'en aurait pas dit autant de moi ; ainsi!... — D'ailleurs, si je m'en charge, tu peux m'en croire, ça n'est pas pour lui !

MOULINIER.

C'est pour le principe ?

VRILLEFERT.

Non, c'est pour sa veuve ; cette intéressante Ernestine qui s'est vue, à vingt ans, mariée à un vieillard quinteux, avare et orgueilleux comme toutes les médiocrités triomphantes.

MOULINIER, à part.

Attrape, le bon Casimir !

VRILLEFERT.

Pauvre petite femme !... Je lui devais bien ça, moi, qui étais le meilleur ami de son mari !

MOULINIER, finement.

Et le beau William de Fridelskoï, a-t-il aussi composé un discours? Il était non moins le meilleur ami de Casimir.

VRILLEFERT, riant.

Mauvaise langue! — Mais il n'y a rien à dire : le mariage va se faire, à présent. Casimir laisse plus de six cent mille francs à sa veuve.

MOULINIER.

Pauvre petite femme!

VRILLEFERT.

Mon bon ami, elle ne l'aura pas volé! Songe donc qu'elle aimait Fridelskoï du temps où il était encore à son magasin.

MOULINIER.

Quel magasin? Je la croyais écuyère au Cirque.

VRILLEFERT.

Pas du tout. Elle était demoiselle de commerce.

MOULINIER.

De commerce... agréable?

VRILLEFERT, naïf, puis scandalisé.

Quoi? — Elle était dans la nouveauté. Elle aimait Fridelskoï, mais voyant qu'il n'était pas riche, et que ce n'était pas un de ces hommes sans délicatesse, qui supportent que leur femme travaille, elle a épousé Casimir, par dévouement! !

MOULINIER.

Ça fend l'âme! — Parions que Casimir a été avec elle comme un père.

VRILLEFERT, naïf.

Puisque c'était convenu!... — Va, moque-toi, matérialiste. Ces poésies-là t'échappent. Mais je dis qu'ils ont été purs, et Casimir s'en rend bien compte, lui qui lit dans leur cœur, à présent!...

MOULINIER, négligemment.

Pas encore.

VRILLEFERT, dégagé.

Pourquoi donc : pas encore ? — Qui peut le retarder, le brave cher homme!

MOULINIER.

Je viens de chez lui.

VRILLEFERT, ton affligé.

Ah ! — Eh bien?...

MOULINIER.

Il paraît qu'il va mieux.

VRILLEFERT, croyant mal entendre.

Quoi ?

MOULINIER, riant sous cape.

Je dis qu'il va mieux.

VRILLEFERT, suffoqué.

Casimir ?... Il va ?... il va mieux ?...

MOULINIER.

Oui. — Ça te contrarie?

VRILLEFERT.

Parbleu !.. (Se reprenant.) Non ; au contraire ; tant mieux !... (Décontenancé.) Tant mieux, tant mieux... Ah ! il va... — Tu en es bien sûr ? — Comment est-ce que ça se fait donc ?

MOULINIER.

Peut-être les soins de sa femme, combinés avec ceux de Fridelskoï...

VRILLEFERT, absorbé.

Le docteur Papeillans m'a dit hier, qu'il ne passerait pas la nuit.

MOULINIER.

L'affection fait des miracles.

VRILLEFERT, sans l'entendre.

Je croyais encore un peu aux homœopathes ; mais je vois bien qu'ils ne sont pas plus forts que les autres !... (Repoussant le discours.) Si j'avais prévu ça, par exemple...

MOULINIER, prenant le discours.

Ne te désole pas ; en changeant le nom, ton discours peut reservir.

VRILLEFERT, à part.

Me voilà dans de beaux draps ! Il faut que je voie Fridelskoï. (Il se met à écrire et sonne.)

MOULINIER, poursuivant.

Ainsi, par supposition, il t'arriverait un malheur, je dirais très-bien : — Adieu, mon bon Vrillefert, adieu! mais je... »

VRILLEFERT, ému, lui ôtant le manuscrit.

Non, je n'aime pas ces plaisanteries-là, moi...

MOULINIER, affectueux.

Pourquoi les fais-tu aux autres, grand niais?

VRILLEFERT, à Abd-Allah.

Porte ceci vivement à Fridelskoï. Dis-lui que je l'attends. Va vite!...

SCÈNE III

LES MÊMES, ABD-ALLAH.

ABD-ALLAH.

Soyez tranquille!... (Revenant.) Vous n'auriez pas vingt sous, par hasard?

VRILLEFERT.

Pourquoi faire ?

ABD-ALLAH.

Donnez toujours, merci, je vas y envoyer quelqu'un; je ne peux pas aller vite, avec des souliers neufs. — Soyez donc tranquille. (Il sort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins ABD-ALLAH.

VRILLEFERT, distrait.

Alors, il va mieux !

MOULINIER.

Tu peux bannir toute inquiétude!... Mais je ne suis pas venu seulement pour te donner cette bonne nouvelle. J'ai un service à te demander.

VRILLEFERT, préoccupé.

Tout ce que tu voudras, mon vieux Théodore, la maison est à toi; seulement si c'est de l'argent...

MOULINIER.

N'aie pas peur. Tu sais bien que j'ai un neveu, n'est-ce pas?

VRILLEFERT, distrait.

Paul Courtois; charmante nature... Il va mieux?

MOULINIER.

Comment.: il va mieux?... Ah! bon!... Mais non : il ne faut pas songer à lui pour placer ton discours. Je ne te remercie pas moins...

VRILLEFERT.

Est-il drôle!... Je n'y pense plus à mon discours... Tu dis donc que Paul?...

MOULINIER.

Je dis que Paul est une espèce de fou dans mon genre : pas le sou; mais de l'ambition. Ne s'est-il pas mis en tête, en ce temps-ci, d'être à la fois, honoré et indépendant!

VRILLEFERT, indulgent.

Ça se passera.

MOULINIER.

Après de très-fortes études il a été envoyé à Athènes, a voyagé de ci, de là, et, en fin de compte, le voilà revenu.

VRILLEFERT.

Il faut faire fortune à présent.

MOULINIER.

Ah! bien oui! Il ambitionne d'entrer au *Journal des Débats*, à la *Revue des Deux-Mondes*...

VRILLEFERT.

Pourquoi pas à l'Académie?

MOULINIER.

Après!

VRILLEFERT, haussant les épaules.

Paul, que j'ai vu haut comme ça?

MOULINIER.

Il a grandi!

VRILLEFERT.

Laisse-moi donc tranquille! C'est comme si je m'y présentais, moi, à l'Académie.

MOULINIER.

Qui sait! tu y entrerais peut-être... comme au moulin!... Mais pour le moment, Paul ne veut qu'écrire ce qu'il pense; ce n'est pas un crime!

VRILLEFERT.

Non; mais avec ces idées-là, il va se perdre. Envoie-le-moi plutôt; je connais un tas de gens qui le pousseront.

MOULINIER.

Merci. Mais il veut arriver tout seul.

VRILLEFERT.

Il veut arriver tout seul? C'est un vaniteux. Après tout, s'il a, comme toi, la vocation du pain sec et de l'eau claire...

MOULINIER, appuyant.

De l'eau... claire, oui!... Je te dis qu'il est un peu fou.

VRILLEFERT, qui a compris.

Bref?

MOULINIER.

Bref, à son passage en Italie, il a rencontré un homme, qui, sous le pseudonyme de Martinelli...

VRILLEFERT.

Le maestro ?

MOULINIER.

Juste : le maëstro. Durant plusieurs mois, ils ont causé de ceci et de cela, et au total, ils se sont si bien entendus, que Paul, bien que ce ne soit pas son état, s'est engagé à faire une traduction du *Second Faust*, de Goëthe, que le maëstro veut mettre en opéra.

VRILLEFERT.

Je sais bien : c'est son fameux chef-d'œuvre, dont personne ne connaît une note, et dont tout le monde parle depuis six ans, comme on a si longtemps parlé de *l'Africaine*. Mais le maëstro a déjà trois traductions.

MOULINIER.

Il faut croire qu'aucune ne lui convient.

VRILLEFERT.

Si ton neveu réussit la sienne, sa réputation est faite.

MOULINIER.

Il ne signera probablement pas.

VRILLEFERT.

Pourquoi donc ?

MOULINIER.

Ce n'est pas ça qu'il veut, cet enfant.

VRILLEFERT.

Qu'est-ce qu'il veut, alors ?

MOULINIER.

La lune ! — Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis son retour Paul est en communication constante avec le maestro, et comme tu le connais, je viens te dire tout bonnement : — « Qu'est-ce que c'est que ce bonhomme-là ? »

VRILLEFERT, scandalisé.

Un bonhomme! Le maestro?... Illustre génie!...

MOULINIER.

Et « excellent cœur! » — Tu confonds encore avec Casimir.

VRILLEFERT.

Va-t'en au diable!

MOULINIER.

Je te remercie bien. — Allons! j'irai voir par moi-même, ce qu'en vaut l'aune.

VRILLEFERT.

C'est trop fort! — N'as-tu pas peur qu'on le perde, ton neveu!

MOULINIER.

Qui sait! — Paul a trop travaillé pour avoir assez vécu. Il est enthousiaste, confiant, facile à éblouir. Je ne conteste pas la valeur du maestro; mais j'ai entrevu son entourage, et je me méfie instinctivement de ces célébrités dont le nom seulement met en pâmoison tout un clan de vieilles folles et de parasites.

VRILLEFERT, animé.

Tiens, mon vieux Moulinier, si ça t'est égal, nous ne parlerons plus de ça. — Tu as du talent, c'est vrai; tu ne seras pas plutôt mort, qu'on crèvera les tableaux des autres, pour mettre les tiens dans leurs cadres, et ce sera justice; mais tu n'as jamais compris le génie qui a besoin, pour s'épanouir, d'une atmosphère luxuriante de fantaisies idéales et poétiques. Tu as le tempérament de la vache enragée et de la solitude laborieuse, soit : c'est très-gentil! mais il nous faut, à nous, le stimulant du superflu, de l'extraordinaire et de l'inspiration vagabonde : des bravos, de l'amour, l'éclat fascinant des lumières et de l'or. Tu es, si tu veux, la science, le travail, le bon sens, tout ce qu'il te plaira, ça m'est égal; mais nous!... nous sommes la jeunesse!...

MOULINIER.

Encore?

VRILLEFERT.

Hein?

MOULINIER, riant.

Des tendrons de cinquante-cinq ans, toujours pleins d'espérances! qui cultivent l'idéal, tout en se faisant du lard, et meurent... on ne dit pas de quoi! — en goguenardant ce qu'ils appellent : « Les vieux de l'Institut. » — O jeunesse! quelle pitoyable contrebande se faufile sous ton radieux pavillon!...

VRILLEFERT.

Ah çà, dis donc, toi...

SCÈNE V

LES MÊMES, ABD-ALLAH.

ABD-ALLAH, accourant.

Monsieur Vrillefert! monsieur Vrillefert! voilà le maestro.

VRILLEFERT, affairé.

Le maestro! (A Abd-Allah, lui montrant le tasse et les accessoires.) Enlève ça. (A Moulinier.) Tu restes?

MOULINIER.

A moins que je ne sois indécent... (Abd-Allah introduit et sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins ABD-ALLAH, plus LE MAESTRO et BERTHE MASGADOFF.

Le maestro et Berthe sont vêtus avec simplicité.

VRILLEFERT, empressé.

Ah! mon cher maître...

LE MAESTRO.

Bonjour, mon ami.

VRILLEFERT.

Asseyez-vous donc. Votre chapeau...

LE MAESTRO, se dérobant.

Merci.

VRILLEFERT, à Berthe.

Ravi de vous voir, mademoiselle. Comment va madame la princesse?

BERTHE.

Ma mère va bien, monsieur; je vous remercie.

LE MAESTRO, saluant Moulinier.

Monsieur...

VRILLEFERT, cavalièrement.

C'est un camarade : Théodore Moulinier.

LE MAESTRO.

Vous êtes oncle de monsieur Paul Courtois?

MOULINIER.

Oui, monsieur.

LE MAESTRO, rondement

Monsieur, je serais infiniment honoré de serrer la main d'un artiste tel que vous. (Il lui offre la main, et Moulinier la lui prend simplement.)

VRILLEFERT, prenant l'autre main de Moulinier et s'adressant au maestro.

C'est un de mes grands amis !...

LE MAESTRO.

J'espère que votre neveu vous aura parlé de nous, et je vous prie de permettre que je vous présente ma belle-fille : mademoiselle Berthe Masgadoff.

MOULINIER.

Veuillez agréer l'expression de mon respect, mademoiselle.

(Au maestro.) Paul m'a dit, en effet, que vous avez bien voulu lui confier un travail.

LE MAESTRO.

Mieux que cela, soyez-en certain. C'est un collaborateur précieux pour moi. Jusqu'ici je m'étais égaré; j'avais à peu près manqué cet opéra, mais grâce à lui... vous verrez!... Vous verrez, si vous me faites la grâce, l'un de ces jours, d'en venir entendre quelques fragments que j'ai terminés.

VRILLEFERT.

Ah! ah! vous vous décidez donc enfin! à nous faire admirer...

LE MAESTRO.

Un moment! Vous n'êtes pas encore invité, mon cher.

VRILLEFERT.

Pourquoi donc?

LE MAESTRO.

Je suis très-mécontent de vous, et je viens précisément vous chercher querelle.

VRILLEFERT.

Allons bon!... Qu'est-ce que j'ai encore fait?

LE MAESTRO.

Soyez juge, monsieur Moulinier.

VRILLEFERT.

S'il est juge, je connais mon affaire; il n'y a plus qu'à s'entendre sur l'application de la peine!

LE MAESTRO, à Moulinier.

L'ami Vrillefert ne s'est-il pas imaginé d'annoncer, dans un journal, une série de doctes conférences, dans lesquelles il prétend que je vienne pérorer.

VRILLEFERT.

Il s'agit d'une bonne œuvre, maestro.

LE MAESTRO.

Est-ce réellement un bonne œuvre que d'empêcher le petit Camille Lecoinchoir d'être soldat?

MOULINIER, finement.

Ah ! c'est au bénéfice du petit Lecoinchoir !

VRILLEFERT, embarrassé.

Je m'intéresse à lui, parce qu'il est artiste.

LE MAESTRO.

C'est lui qui le dit !

VRILLEFERT.

Il joue du violon.

LE MAESTRO.

En êtes-vous bien sûr ?

VRILLEFERT.

Je l'ai entendu !

LE MAESTRO, riant.

C'est parce que je l'ai entendu, moi aussi, que je ne vois de bonne œuvre, pour personne, à l'exonérer du service militaire.

VRILLEFERT.

Mais sa vocation !

LE MAESTRO, à Moulinier.

Elle lui est venue de ce que son grand-père a été le bottier de Mozart !

VRILLEFERT, le reprenant.

L'ami !... l'ami de Mozart !

LE MAESTRO.

Tout autant que son petit-fils est mon meilleur ami, à moi. Eh ! ne voyez-vous pas que c'est là sa véritable vocation ; sa profession, je veux dire : *l'ami du maestro* ! En se donnant pour tel, il se fait ouvrir la porte des curieux de célébrités. Pour soutenir son personnage, il raconte des particularités de ma vie intime, il me prête des traits d'esprit, il dit, dès maintenant, ce que sera mon « fameux ! » *Second Faust*, et il va jusqu'à montrer, d'un air ému, un médaillon renfermant, dit-il, trois crins de mon premier archet ! relique du temps où j'étais pauvre ! Allons, Vrillefert, vous vous y laissez prendre ; il est très-fort, ce petit bonhomme-là !

VRILLEFERT.

Il est le soutien de sa mère.

MOULINIER, finement.

Et tu t'intéresses à toute la famille! C'est d'un excellent cœur.

VRILLEFERT.

Il est bon, lui!... Enfin, mon cher maître, il y a une chose que je ne comprends pas, c'est qu'appréciant Camille comme vous le faites, on le trouve chez vous.

LE MAESTRO.

Ne confondons pas. On le trouve en effet, à ce que vous appelez les *Mardis de la princesse*, ce qui n'est pas exactement être chez moi. — Ma femme est étrangère, veuve d'un grand seigneur et il lui plait, une fois par semaine, d'ouvrir son salon au premier venu, aux passants! — Entre là qui veut. Il y a, je crois, des gâteaux, un buffet, on cause, on joue, certains virtuoses, font, à ce qu'il parait, de la musique, et cela est si fort sans conséquence que, parfois, la maitresse de la maison ne parait pas. Vous pouvez de même constater, mon bon ami, si vous y êtes assidu, que je n'y mets pas le pied, une fois sur quinze. Non que je proteste, cela est, parait-il, un usage, une mode, de ce qu'on appelle, à Paris, la colonie étrangère; mais puisqu'en somme je ne connais pas toutes ces bonnes gens-là, je ne viens les voir que par curiosité. C'est vous dire que je n'en réponds pas, et que votre argument à l'égard du petit Lecoinchoir est de nulle valeur.

MOULINIER, à Vrillefert.

Tu n'as pas de chance aujourd'hui, toi : Casimir d'un côté, les Lecoinchoir de l'autre... C'est un mauvais jour!

LE MAESTRO.

Toutefois, puisque vous avez mis la chose en train, je contribuerai au rachat de ce jeune confrère, par le prix d'un morceau inédit. Donnez-moi de quoi écrire à mon éditeur, qui vous remettra cela.

VRILLEFERT.

Là, maestro. Voici tout ce qu'il faut.

BERTHE, à Moulinier.

Monsieur Paul ne vous a-t-il pas parlé de ma part, monsieur ?

MOULINIER.

Je ne m'en souviens pas, mademoiselle, à quel sujet ?

BERTHE.

Il nous a dit que vous avez terminé votre tableau, et que vous êtes sur le point de le vendre.

MOULINIER.

C'est chose à peu près faite.

BERTHE.

Quel dommage! J'aurais voulu l'acquérir.

MOULINIER, raillant.

Vous achetez de la peinture?

BERTHE, souriant.

Non, monsieur. — D'ailleurs, je n'en ai pas le droit; je ne serai majeure que dans quinze jours, et c'est justement à cette occasion, que j'aurais désiré offrir votre tableau à mon beau-père, mon tuteur, qui professe la plus haute estime pour vos œuvres. Il a déjà votre « Intérieur de Forge. » Monsieur votre neveu vous l'a dit?

MOULINIER.

Non, mademoiselle.

BERTHE, souriant.

Il ne dit donc rien, votre neveu ? (Voyant que le maestro achève.) Faites comme lui à cet égard, je vous prie. (Allant au maestro.) C'est fait ?

LE MAESTRO.

Voilà.

SCÈNE VII

LES MÊMES, WILLIAM DE FRIDELSKOI.

Fridelskoï est vêtu avec recherche ; ton et allure dégagés, aisés et de belle humeur.

FRIDELSKOI, au maestro.

« La place m'est heureuse, à vous y rencontrer, » cher maître.

LE MAESTRO, lui donnant la main.

Bonjour, Fridelskoï.

FRIDELSKOI, en saluant Berthe.

Je viens de voir madame votre mère, mademoiselle. (A Vrillefort.) Tu vas bien, toi ? (Il salue Moulinier.)

BERTHE.

Où cela, monsieur ?

FRIDELSKOI.

Chez Casimir.

LE MAESTRO.

Nous allons le féliciter.

FRIDELSKOI, avec aisance.

Vous allez le trouver tout gaillard. Sa femme est enchantée !

MOULINIER, à Vrillefort.

Et nous donc !

LE MAESTRO, à Vrillefort.

Adieu, jeune homme ! (à Moulinier.) Nous sortons avec vous, monsieur. (Ils sortent.)

SCÈNE VIII

VRILLEFERT, FRIDELSKOI.

FRIDELSKOI.

Ah çà, qu'est-ce que tu as, toi? Tu m'as écris un mot éperdu, et tu as la mine à l'envers.

VRILLEFERT.

Je te trouve superbe !

FRIDELSKOI.

Qu'y a-t-il de désespéré, voyons?

VRILLEFERT.

Il y a? il y a que tes noces sont remises, n'est-ce pas? que dès lors, tu ne peux plus me commanditer, et que je n'ai qu'à fermer boutique. Ça ne serait rien; mais les cinquante mille francs que la princesse a placés dans mon affaire?

FRIDELSKOI.

Elle acceptait les chances.

VRILLEFERT.

Soit. Mais les économies de la bonne madame Lecoinchoir ?

FRIDELSKOI, riant.

Née Carafellini!... question de cœur ; c'est plus grave.

VRILLEFERT.

La question, c'est que je vas l'avoir sur les épaules.

FRIDELSKOI.

Épouse-la.

VRILLEFERT.

Tu es dur avec moi.

FRIDELSKOI.

Pourquoi? — Elle n'est pas précisément jolie ; mais elle a une physionomie plaisante.

VRILLEFERT.

Le fait est : rien qu'à la voir, on se tord de rire.

FRIDELSKOI, sérieux.

Voyons, tu as bien trois mois devant toi ? (Sur un geste.) D'ici là, je serai en situation de te tirer de passe.

VRILLEFERT.

Que comptes-tu faire ?

FRIDELSKOI.

La chose la plus simple du monde, la plus sage et la plus légitime : me marier.

VRILLEFERT.

Tu renoncerais à attendre Ernestine ?

FRIDELSKOI.

Tu es témoin que ce n'est pas ma faute. N'en dis rien, cependant !

VRILLEFERT.

Te marier ailleurs, en ce cas ?

FRIDELSKOI.

Dam ! (Sur une grimace de Vrillefert.) Pourquoi cet ébahissement ?

VRILLEFERT.

Tu permets ?

FRIDELSKOI.

Ne te gêne pas !

VRILLEFERT.

Mais, mon bon ami, tu n'as, que l'on sache, ni patrimoine ni profession, ni répondant. Et ton passé est émaillé de fantaisies...

FRIDELSKOI.

Eh bien ! suis-je un phénomène pour cela ? Ne voit-on pas tous les jours un jeune homme en pareille attitude, se marier convenablement ? Encore, moi, n'ai-je pas été interdit !

VRILLEFERT.

A la bonne heure! voilà de quoi déterminer de braves gens!

FRIDELSKOI.

Soyons sérieux, te dis-je. Au total, par le temps qui court, je suis, tel quel, un parti sinon magnifique, du moins ordinaire : grâce à l'éducation courante, nos demoiselles, ne sont pas déjà si faciles à caser! (Au surplus, mon projet ne consiste pas à me faire tout bonnement héberger par ma femme, j'ai, en Allemagne, des cousins qui me tournent le dos aujourd'hui. Ils me reviendront, une fois rangé. Ils sont tous plus ou moins dans la banque, ils me feront faire quelques spéculations à coup sûr, et je ne devrai plus rien à personne. Or, avec une maîtresse de maison stylée, de bons dîners, un peu de train, on éblouit facilement les imbéciles et grâce à eux, on doit parvenir à se faire confier quelque poste où il y ait de la considération à récolter.

VRILLEFERT.

Aïe!

FRIDELSKOI, riant.

Quoi! je t'ouvre mon cœur, comme à un frère, et je te scandalise? (Haussant les épaules.) « Voilà bien les hommes! Tous également scélérats dans leurs projets, ce qu'ils mettent de faiblesse dans l'exécution, ils l'appellent probité (1)! » — Enfant! (2))

VRILLEFERT.

Admettons. Mais enfin, qui épouser?

FRIDELSKOI.

Que dirais-tu de la belle-fille du maestro?

VRILLEFERT.

Hein? Berthe Masgadoff! — D'abord c'est impossible, elle n'a rien.

FRIDELSKOI.

Donnes-tu parole de te taire? Elle a de son chef plus d'un demi-million!

(1) Delaclos, *Liaisons dangereuses*.
(2) Ce qui, dans le texte, est entre parenthèses, est supprimé à la représentation.

VRILLEFERT.

Que sa mère a mangé. Elle mangerait le diable, et tu le sais bien, puisque c'est pour tâcher d'en rattraper quelque chose qu'elle a placé des fonds chez moi — une bonne idée, du reste ! — et qu'elle trafique à la Bourse par ton entremise.

FRIDELSKOI.

Elle a tout mangé, c'est vrai ; mais, tu ne connais pas le fond du sac. Écoute-moi bien : — A vingt-cinq ans, celui qu'on appelle aujourd'hui « le maestro ! » était un pauvre petit diable de premier prix, classe de violoncelle, qui heurtait en vain à toutes les portes qu'on devait, plus tard, lui ouvrir à deux battants. Il alla chercher fortune en Allemagne. Il y fut fort mal apprécié, si mal, qu'un jour, abattu, désolé, mourant de misère, il vint s'échouer sur un lit d'hôpital. On ne sait par quelle suite de circonstances, il se trouva un grand seigneur, le prince Masgadoff, qui le tira de là. Le prince le recueillit dans son palais, l'admit à sa table, et parvint, grâce à son bon plaisir d'altesse, à faire représenter deux opéras de celui qu'il tenait, bien plus pour un ami, que pour un protégé.

VRILLEFERT.

Tu me récites là une page du Dictionnaire des contemporains.

FRIDELSKOI.

Possible. Mais ce qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire, c'est que, dès ce moment, le jeune maestro inspira, à la princesse, une admiration si vive... que...

VRILLEFERT.

Je comprends. La soi-disant belle-fille...

FRIDELSKOI.

Non, tu n'y es pas du tout. (Appuyant.) Berthe avait déjà cinq ans, lorsque le maestro pénétra, pour la première fois, dans la maison du prince. Laisse-moi dire. — Celui-ci fut tué au Caucase. Le maestro épousa la veuve, et c'est ici que commence ce qui nous intéresse. — Comme la plupart de ceux qui ont surmené les fonctions cérébrales, le maestro est un être impressionnable, concentré et pusillanime. Un beau matin, il lui vint de tels scrupules rétrospectifs, qu'il se parut odieux d'ingratitude envers celui qui avait été son bienfai-

teur. Il n'eut plus qu'une idée, un besoin, ardent comme la soif : se réhabiliter, tout au moins, à ses propres yeux.

VRILLEFERT, naïf.

Comme c'est bizarre, les gens de génie !

FRIDELSKOI.

Sans le vouloir, sa femme lui en fournit les moyens. Elle avait conservé ses habitudes de grande dame, pour qui l'argent n'existe pas. En peu d'années, elle dévora tout son patrimoine à elle, la fortune du prince et la dot de sa fille.

VRILLEFERT.

Comment continue-t-elle donc à mener ce train royal?

FRIDELSKOI.

Depuis dix ans, le maestro suffit à tout.

VRILLEFERT.

Quelle trempe!

FRIDELSKOI.

En outre, personnifiant, en sa belle-fille, le créancier de sa conscience, il s'est voué tout entier au bonheur de cette enfant. Revenu, et pour cause, de l'égarement où l'orgueil satisfait entraîne ces parvenus du génie, il a pris la petite sous son aile pour la préserver de l'élément artistico-galant où la princesse se complaît, et qui le poursuit, lui, comme un châtiment. Entre sa belle-fille et cette société un peu louche, il a mis, comme rempart, tout ce qu'il y a en lui de tendresse intelligente, il l'a englobée, et si bien absorbée, qu'il a fait d'elle une personne infiniment remarquable. Enfin c'est à cette enfant qu'il dédie et qu'il donne, en toute propriété, ce qui sera la plus complète expression de son talent mûri, ce fameux *Second Faust,* qui représente une fortune.

VRILLEFERT.

Et tu espères?... Tiens, vois-tu, tu es fou !

FRIDELSKOI.

Qu'ai-je donc tant contre moi ? La princesse?

VRILLEFERT.

D'abord!

FRIDELSKOI.

Très-vaine et avide d'hommages, elle est bien trop légère pour prendre garde à rien, avant qu'il n'y ait plus à s'en dédire. Elle peut avoir, vaguement! d'autres projets ; mais je la tiens assez pour l'amener à consentir, en dépit qu'elle en ait. Et d'ailleurs, confident discret, de ses bévues financières, tout prêt, — elle le sait — à signer des deux mains le reçu d'une dot qu'elle ne peut restituer, je suis précisément le gendre accommodant qu'elle doit désirer de rencontrer.

VRILLEFERT.

Elle ignore donc que le maestro la reconstitue cette dot ?

FRIDELSKOI.

Si elle l'ignore ?... Heureusement! Le meilleur en serait vite croqué !

VRILLEFERT.

N'importe! Lui du moins...

FRIDELSKOI, sûr de son fait.

Le maestro ?... Il acceptera les yeux fermés, celui qui se fera aimer de sa belle-fille. — Tout est là!

VRILLEFERT.

S'il résistait pourtant?

FRIDELSKOI.

Pourquoi ?

VRILLEFERT.

Supposons.

FRIDELSKOI, déterminé.

S'il résistait... — dam! .. — Bah! il sait bien que c'est un jeu dangereux : une jeune fille avec qui l'on est d'accord, est vite compromise, et alors...

VRILLEFERT, ému.

Ah! elle est... d'accord avec toi ?

FRIDELSKOI.

Pas encore : j'y songe d'hier. (Riant.) Mais je tiens les jeunes premiers, dans la comédie de la vie. Affaire de temps : l'amour est contagieux...

VRILLEFERT, à part.

Comme la peste! — Pauvre fillette!

FRIDELSKOI.

Je t'invite à la noce avant trois mois, mon gros.

VRILLEFERT, à part.

Il y a des enfants qui n'ont pas de chance.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CAMILLE LECOINCHOIR.

(Camille Lecoinchoir est vêtu en adolescent : pantalon de velours noir, veste de même étoffe, avec passementerie et perles en verre noir, chemisette plissée, collerette, un ruban cerise pour cravate, petit chapeau plat. Il porte ses cheveux blonds en boucles sur ses épaules; malgré la poudre de riz, le menton a la légère teinte bleue des gens rasés de frais : il a à la main une boîte à violon.)

CAMILLE.

Je ne suis pas de trop?

FRIDELSKOI.

C'est le jeune Lecoinchoir.

CAMILLE.

« Camille, » s'il vous plaît. Vous allez bien, Fridelskoi? (A Vrillefert.) Bonjour, vieux.

VRILLEFERT, craintif.

Est-ce que ta mère est avec toi?

CAMILLE.

Ah! mais non! C'est assez de traîner la boîte à violon.

FRIDELSKOI.

Comment va-t-elle, ta mère?

CAMILLE.

Elle est enchantée de sa copie.

FRIDELSKOI.

Quelle copie ?.

CAMILLE.

Vous savez bien qu'elle fait une copie, au Louvre. (A Vrillefert.) Va voir ça, je t'en prie, comme étude au cirage... un bijou!... A part ça, elle va bien, je vous remercie. — Mais pensons au solide : as-tu vu le maestro ?

VRILLEFERT.

Oui.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

VRILLEFERT.

Il dit qu'il ne veut pas se prêter à la combinaison des conférences.

CAMILLE.

J'en étais sûr! — Je trouve qu'il baisse, le maestro; vous verrez quelque chose de drôle avant peu! — Alors, il ne veut rien faire pour moi?

VRILLEFERT.

Il te donne le prix d'un morceau inédit.

CAMILLE, enchanté.

Ah! allons donc! — C'est tout ce que je voulais. Je vas monter un concert.

VRILLEFERT.

Cela ne te procurera pas la moitié de ce qu'il te faut pour acheter un remplaçant.

CAMILLE, fin.

Godiche!

VRILLEFERT.

Comment feras-tu pour le reste?

CAMILLE.

Est-ce que tu crois que je serais si tranquille, si je n'avais pas un cas d'exemption ?

VRILLEFERT.

Tu as un cas d'exemption?

CAMILLE.

Parbleu!... Tu ne t'en doutais pas?

VRILLEFERT, ébahi.

Non, là; d'honneur!

CAMILLE.

Ah! mon pauvre vieux! va, tu n'es pas fort!... (Triomphant.) Mais j'ai le pied plat, moi!

VRILLEFERT.

Et on exempte pour ça!

CAMILLE.

Ça empêche de marcher.

FRIDELSKOI.

N'importe! Tu iras loin, toi!

CAMILLE, sérieux.

Il y a longtemps que j'ai compris la vie, allez! — Ici-bas, c'est au plus malin. — Est-ce que vous croyez que c'est pour mon agrément que je porte des boucles de baby, et que je m'attife en chien savant de Franconi? Ah! mais non! Mais je néglige ma mise en scène, et... « adieu la faveur d'un public idolâtre! »

VRILLEFERT.

Cependant, il viendra une heure où...

CAMILLE.

Laisse donc!... Je ne suis pas seulement le professeur de musique, pour les bonnes dames qui m'honorent de leur clientèle, je suis leur « petit protégé. » Ça les pose; le petit prodige, dont on a la photographie, qu'on questionne sur l'art, la poésie, la mission de l'artiste, et qu'on choye quasiment comme un directeur de conscience. Il faut les voir! quand nous devisons sur ces sujets-là... C'est comme si elles buvaient du sirop!... Qu'est-ce que tu veux! ça n'est pas ma faute. Si je ne vaux qu'à l'état de phénomène, j'aurai dix-sept ans à perpétuité; à moins que, fortune faite, je n'aspire à la bourgeoisie, comme le maestro

VRILLEFERT.

Que veux-tu dire?

CAMILLE.

Je vous répète qu'on verra quelque chose de drôle bientôt.

FRIDELSKOI.

Quoi donc?

CAMILLE.

Laissez achever le *Second Faust*, et vous verrez le maestro se retirer dans un coin, à la campagne. — Ah! c'est la princesse qui va joliment s'amuser!

FRIDELSKOI.

Et Berthe?

CAMILLE.

Berthe sera mariée « au préalable » comme on dit dans les protocoles.

FRIDELSKOI.

Avec qui?

CAMILLE.

Eh bien, donc! avec Paul Courtois.

VRILLEFERT.

Le neveu de Moulinier.

FRIDELSKOI.

Il y a un projet?

CAMILLE.

Ah! rien que dans l'esprit du maestro!

FRIDELSKOI.

Tu es sûr?...

CAMILLE.

Pardon!... Est-ce qu'on est jamais sûr de rien, dans ces affaires-là ? Le Paul n'a pas l'air de se méfier de ce que le maestro ait jeté son dévolu sur lui. Quant à la petite... vous savez, les jeunes filles : la bouteille à l'encre!...

FRIDELSKOI.

Comment sais-tu ça ?

CAMILLE.

C'est tout une histoire. Mais le temps me manque ; j'ai une leçon à donner à une anglaise... qui ne me fera pas honneur, même que... Ce que je puis vous assurer, c'est que le maestro a complétement perdu le sens commun. Les théâtres, les succès, la réputation, tout ce qui est du domaine artistique lui fait horreur, à présent. Il veut un gendre bourgeois, des amis bourgeois, une fin de bourgeois. — Ah! le bon bonhomme !

VRILLEFERT.

Mais Paul est homme de lettres.

CAMILLE.

Lui? — Va donc demander dans les cafés : on ne le connaît pas!

FRIDELSKOI.

Où vas-tu donner ta leçon ?

CAMILLE.

De l'autre côté de l'eau.

FRIDELSKOI.

J'ai une voiture, je te conduirai. Viens.

CAMILLE.

Tiens!... Vous voulez en savoir plus long, vous? — Au fait... Casimir est sauvé. — Ah! ça se complique! (A Vrillefert.) Adieu, mon p'tit. — (A Fridelskoï.) En route!

SCÈNE X

VRILLEFERT, seul.

Il redescent lentement, aperçoit son discours, le froisse et le jette, puis, absorbé, s'assied.

Certes, j'en ai vu de salées dans ma vie! Et depuis quelque temps, il y a des quarts d'heures où tout ça... tout ça me paraît dégoûtant! — Pourquoi donc?...

ACTE DEUXIÈME

CHEZ LE MAESTRO

Le théâtre représente son cabinet de travail. — Ameublement simple, sans aucun caractère artistique. — Un piano à queue. — Porte au fond et de côté. — Un tapis. — Quinze jours se sont passés depuis l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MAESTRO, PAUL COURTOIS.

Paul est vêtu sans recherche à l'élégance. Au lever du rideau, le maestro est au piano, sur lequel il exécute les dernières mesures de l'un des morceaux de l'opéra le *Second Faust*. Cela est figuré par des arpéges qui finissent en sourdine. Paul, assis à quelques pas, écoute attentivement en suivant sur la partition, qu'il tient à la main.

LE MAESTRO, terminant.

Voilà tout. (Se levant et venant à Paul.) Êtes-vous de mon avis, à présent, mon cher Paul ?

PAUL.

Eh bien, non, je vous assure que je ne vois pas ce qui vous semble défectueux dans la fin de ce tableau. En somme, quelle est la situation? — Faust, las des déceptions que lui procure la fantasmagorie de Méphistophélès, est devenu sage; il le dit lui-même. — « *J'ai passé à travers le monde, saisissant par les » cheveux, chacun de mes souhaits ; j'ai désiré, accompli, puis » encore désiré, et de la sorte, vaillamment promené le tourbillon » de ma vie ; de ma vie, d'abord grande et puissante, désormais*

» *sage et circonspecte* (1). » Il ne s'agit donc, sauf meilleur avis, que d'exprimer, comme vous l'avez fait, le calme que lui vaut ce retour à la raison.

LE MAESTRO.

Et vous croyez que ce calme soit logique ?

PAUL.

Oui.

LE MAESTRO.

Vous admettez qu'un être supérieurement doué puisse, impunément, vilipender ses facultés? Non! quelque chose a dû vous échapper ici. Goëthe ne pouvait ignorer les conséquences d'une mauvaise action, dans la vie d'un homme intelligent. Vous l'ignorez aussi, vous; je vous en félicite, mais il doit y avoir là un regret poignant.

PAUL.

Un regret adouci par l'espoir de la réparation.

LE MAESTRO.

Il y a des défaillances dont les suites ne se réparent pas. — Sans vous faire ici ma confession, je puis vous dire qu'il y a un point noir dans mon passé! Moi aussi j'ai « *tourné, en cli-* » *gnant les yeux, au delà de l'horizon terrestre* (2). » Comme Faust, je me suis imaginé « *dépasser mes égaux de la hauteur* » *des cieux* (3). » Prenant pour une puissance surhumaine, ce qui n'est en somme qu'une aptitude de peu d'utilité, je me suis cru le droit d'idéaliser mes fougues et mes passions, puis je suis devenu sage, mais non calme! Et quel châtiment! Voyez : pour avoir voulu m'élever au-dessus du monde, je me trouve seulement placé en dehors de lui. Pour avoir méconnu les poésies saines, de ce que les myopes appellent « le » banal terre à terre » je n'ai ni amis, ni foyer, ni enfants. Ma vie étrange, presque équivoque, s'agite dans un cercle de gens bizarres, moitié comiques, moitié tarés, dont les mœurs ont je ne sais quoi de galant, qui me fait rougir. Rien de régulier, autour de moi. Ma femme, on l'appelle : la princesse, et l'on n'est pas bien sûr que nous soyons mariés. Moi, je n'ai plus de nom; je suis : « le maestro. »

(1) *Le Second Faust* de Goethe, traduction de M. Blaze. *Revue des Deux Mondes.*
(2) *Le Second Faust* de Goëthe. — (3) Id.

PAUL.

Vous prononcez mal. C'est : « le maestro! » que vous êtes.

LE MAESTRO.

Pensez-vous donc que je me méprenne à mon âge sur la valeur réelle de l'admiration dont m'accable un monde... mêlé, qui a le grave inconvénient de compromettre ses idoles?

PAUL.

Que n'éloignez-vous ces gens-là?

LE MAESTRO.

Ma femme a le tort de s'en amuser; et sans y prendre garde, elle les attire. Au surplus, tout ce qui touche à l'art, en est plus ou moins tributaire, aujourd'hui.

PAUL, protestant.

Ah!

LE MAESTRO.

Non? Regardez-y de près, mon cher enfant! l'engouement artistique envahit peu à peu toutes les couches de la bourgeoisie. Il n'est guère de familles où vous ne trouviez « l'artiste de la maison, » c'est la mode, cela donne un léger ton de Mécène. On est l'ami d'*un tel!* on le choye, on le prône, et quand on a du monde, dam!... on le montre un peu! D'autant qu'on se pique soi-même de certaines dispositions natives : madame a son album où, de ci, de là, elle jette quelques pensées, — au courant de la plume, entendez bien; comme au hasard de l'orthographe, assez souvent! Mademoiselle goûte Menndelsshonn; Mus-et la charme, et elle vous dira que le dernier Salon l'a vraiment désolée! Quant à monsieur, — homme de loi, d'affaires ou de finance, — il a, n'en doutez pas, dans un coin de son cabinet, — en vieux chêne... tout neuf! — non une comédie peut-être; mais une opérette, rédigée en argot, qu'un substitut, grand musicien de même sorte, se propose d'accommoder... à sa façon!

PAUL.

Travers innocents!

LE MAESTRO.

Au premier abord; oui. Mais le mal est certain, et profond dans les mœurs. Car, puisque en somme, l'artiste, j'entends le

véritable, en rit et s'en sauve, — voyez votre oncle! — nos bourgeois en sont réduits à la fausse monnaie. Il suffit de se dire artiste pour être accueilli par eux; la bonne aubaine! Tout passe, grâce à ce titre si facile à prendre. Pas besoin de nom, pas besoin d'œuvres. Un certain répertoire de prétendus bons mots et de reparties équivoques y supplée largement, et la tribu grossit, prospère. C'est un monde, dans le monde; un monde applaudisseur, insinuant, où fourmillent les fruits secs de toutes les professions, les veuves de colonels imaginaires et jusqu'à ces bandits exotiques qui, chassés de chez eux, pour des coquineries, avilissent le nom, si touchant, d'exilé.— (Sur un mouvement de Paul.) Vous voyez, je m'enflamme; c'est l'horreur qui déborde. Mais patience! Terminons cet ouvrage, qui sans vous n'eût été qu'une affaire, et je m'en délivrerai, j'espère, quitte à ne plus produire.

PAUL.

Comment!

LE MAESTRO.

Le sacrifice est dur, certes; mais... vous le savez, j'ai un but à atteindre. (Lui tendant la main.) Je vous dis cela, à vous.. à qui j'ai déjà dit tant de choses...

PAUL.

Soyez certain...

LE MAESTRO.

Un jour, je vous dirai tout. Qui sait! peut-être serez-vous tenté de m'aider...

PAUL, prenant son chapeau.

Je suis à vous, et je le suis à votre heure!

SCÈNE II

LES MÊMES, LA PRINCESSE.

(La princesse a le ton affable et un peu trop familier des étrangères. — Nonchalante, abandonnée, elle s'étend plutôt qu'elle ne s'assied sur les siéges. Très-léger accent du Nord.)

LA PRINCESSE.

J'interromps le travail, eh?

PAUL.

Je sortais, madame.

LA PRINCESSE.

Pour revenir dîner, n'est-ce pas?

LE MAESTRO.

Sans doute.

LA PRINCESSE.

Et votre oncle, accepte-t-il notre invitation?

PAUL.

Oui, madame, et il vous remercie.

LE MAESTRO.

A tantôt, mon cher Paul.

LA PRINCESSE, pendant qu'il la salue.

Bonjour.

SCÈNE III

LA PRINCESSE, LE MAESTRO.

LE MAESTRO.

Savez-vous si Berthe s'apprête?

LA PRINCESSE.

La femme de chambre me l'a dit, je crois. Craignez-vous d'être en retard?

LE MAESTRO.

Le notaire ne nous attend qu'à trois heures. Mais vous, ne venez-vous pas?

LA PRINCESSE.

Non.

LE MAESTRO.

Il s'agit pourtant d'une chose sérieuse pour Berthe, pour votre enfant.

LA PRINCESSE, riant.

Vous abusez du sentiment, mon cher; prenez-y garde! Ne voilà-t-il pas une grande affaire! Berthe est majeure et pour entrer en possession de son avoir, il y a une signature à donner. Faut-il pas nous mettre en toilette et préparer des larmes pour lui voir parapher la chose? Allons!... — Au fait, qu'est-ce c'est donc que ces notaires-là, qu'il faut aller trouver? Il ne peut pas se déranger, eh?

LE MAESTRO.

On ne l'en a pas prié. — (S'approchant.) Voyons, mon amie, quitte à vous paraitre archi-sentimental, permettez que j'aborde un sujet que nous devons avoir à cœur.

LA PRINCESSE.

C'est solennel ?

LE MAESTRO.

Mon Dieu!...

LA PRINCESSE.

Ah! je n'y répugne pas — allez.

LE MAESTRO.

Ce n'est pas tout que Berthe entre en possession de ce qu'elle possède. La voilà grande fille. Ne vous semble-t-il pas qu'il faille songer à l'établir?...

LA PRINCESSE, distraite.

Vous songez à cela, vous ?

LE MAESTRO.

Sans doute.

LA PRINCESSE.

Depuis quand?

LE MAESTRO.

Depuis longtemps.

LA PRINCESSE.

Vous ne m'en avez jamais parlé.

LE MAESTRO.

Le moment n'était pas venu.

LA PRINCESSE.

Et maintenant ?

LE MAESTRO.

Maintenant, le *Second Faust* est presque terminé; il s'en faut de quelques détails; maintenant, libre de moi, un peu las de ce long travail, j'ai besoin de me reposer de la fiction, en m'absorbant, tout entier, dans les obligations que j'ai envers ceux qui me sont chers.

LA PRINCESSE, distraite.

Alors ?

LE MAESTRO, décontenancé.

Alors ..

LA PRINCESSE, de même.

En bien?

LE MAESTRO, se levant.

Vous me glacez !

LE PRINCESSE, riant.

Je vous vois si bien venir ! Tenez, cher maître, laissez-moi vous aider. Savez-vous ce qu'on dit? On dit que vous avez hâte d'en terminer avec votre opéra, pour vous tirer de la bagarre, dans un beau grand château, par ma foi, historique que vous avez en vue dans le Morvan, au fin fond d'une belle vallée, où ne passe jamais un chat. — Est-ce bien cela, eh ?

LE MAESTRO.

Que voyez-vous de blâmable ?...

LA PRINCESSE.

Rien ! n'était que cette fois encore , pardonnez-moi ; mais vous ne pensez qu'à vous.

LE MAESTRO

Moi !

LA PRINCESSE.

Sans parti pris, sans le vouloir! C'est de l'essence même des esprits transcendants : le regard au ciel, ils n'aperçoivent pas ce qui respire au-dessous d'eux. — Ah! tenez, cher ami, je vous le dis, sans reproche, c'est une grave erreur pour de certaines femmes, que d'épouser un homme au-dessus du niveau moyen; à plus forte raison, un homme doué de génie. On y vient parce qu'on se dit : « Je serai la muse qui l'inspire! » et l'on compte à peine, dans la vie de ces gens-là. Voyez : parce que vous aspirez maintenant au repos, vous croyez bon que j'en doive prendre. — Mais non : je ne suis pas fatiguée, moi.

LE MAESTRO.

Écoutez...

LA PRINCESSE.

Non, non! dussiez-vous même vous fâcher, il n'en sera ni plus ni moins, car, je vous l'avoue, je ne suis pas de celles qui font contre fortune bon cœur et qui, par lâcheté, se réduisent à briguer la palme des vertus domestiques. Je ne veux pas m'enterrer, c'est trop tôt!

LA MAESTRO.

Quel charme a donc pour vous cette existence...?

LA PRINCESSE, l'interrompant.

Je sais que mon genre de vie, mon entourage et mes relations n'ont point votre agrément. Mais soyez équitable, cher ami : j'ai besoin de bruit, de mouvement; j'ai besoin qu'on s'agite autour de moi, j'ai besoin de trôner, fût-ce sur ces bobèches qui me donnent la comédie le mardi. Que voulez-vous! je n'ai pas fait de chef-d'œuvre, et je n'ai nulle raison de me complaire dans ma propre contemplation. Au contraire, je ne cherche qu'à oublier, qu'à m'oublier.

LE MAESTRO.

Oublier?

LA PRINCESSE.

Oui, oublier les illusions perdues, l'idéal d'autrefois. Ah! que nous en sommes loin! Ce que j'aimais c'était le poëte

humilié, méconnu. C'était cet être dé olé, qui n'avait de génie que pour moi et que l'injustice du monde faisait rugir à mes pieds, en versant des larmes sublimes!

LE MAESTRO, à part, haussant les épaules.

Seigneur!

LA PRINCESSE.

C'était la poésie, alors! tandis que maintenant...

LE MAESTRO, à part.

Oui, je ne suis plus assez malheureux! — Que c'est absurde tout cela!

LA PRINCESSE, continuant.

Maintenant, l'éclat du triomphe met le reste dans l'ombre et vous menacez de tout absorber autour de vous; tout jusqu'à ma fille, qui, à de certains moments, paraît être plus à vous qu'à moi. — Mais sur ce point, je me réserve et quels que puissent être vos projets, — vous en avez, je le sais! — obligez-moi d'en rester là.

LE MAESTRO.

Ainsi vous me refusez le droit de m'occuper de son avenir, de son bonheur?

LA PRINCESSE.

Cher maître, ne discutons pas, voulez-vous? Nous ne nous entendons guère à l'habitude et, sur ce sujet, moins encore que sur d'autres. — J'ai d'ailleurs moi-même des projets, dont vous serez informé, quand il en sera temps. Cela est de mon devoir personnel, et je crois savoir exactement quelle situation il convient de faire à la fille du prince Masgadoff. Souffrez donc, n'est-ce pas, que...?

LE MAESTRO.

Laissons cela.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BERTHE.

Berthe est en tenue de ville.

BERTHE.

Vous m'attendiez ? — Comment, mère, tu n'es pas prête ?

LA PRINCESSE.

Je ne suis pas disposée à sortir, ma belle.

BERTHE, affligée.

Ah !...

LA PRINCESSE.

L'important n'est pas là. La fête, pour moi, c'est ton jour de naissance, nous la célébrerons à dîner.

BERTHE.

Allons, père.

LA PRINCESSE.

Un mot. (A mi-voix.) Tu ne tiens pas, je pense, à vérifier les dossiers de ce notaire, eh ?

BERTHE.

Le ciel m'en préserve.

LA PRINCESSE.

Sache alors que ta fortune consiste en une terre qui vaut de six ou sept cent mille francs, je ne sais au juste, et que...

BERTHE.

Qu'importe !

LA PRINCESSE, la retenant.

Non, laisse dire. A différentes époques, j'ai eu besoin d'emprunter là dessus, de donner, comment disent-ils ? de donner hypothèques pour une somme de... je n'ai pas le chiffre présent...

BERTHE.

Bien, mère.

LA PRINCESSE.

Écoute donc ! C'est affaire de scrupule. Tu connais le maestro ; un peu tracassier, méticuleux, donc : signe tout bonnement...

BERTHE.

Oui, mère, oui.

LA PRINCESSE.

Nous verrons ensemble ce qui manque et je... (Sur un geste de sa fille.) Ce sont choses entre nous. — (Haut.) Allez donc.

SCÈNE V

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis FRIDELSKOI.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Fridelskoï prie Madame de le recevoir.

LA PRINCESSE.

Qu'il entre. (Au maestro.) Allez vite, il vous retarderait. Passez par ma chambre. (Elle embrasse Berthe.) Va, chérie.

SCÈNE VI

FRIDELSKOI, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

J'allais vous envoyer chercher.

FRIDELSKOI, saluant.

Princesse...

LA PRINCESSE.

Ah ! les politesses à une autre fois, mon cher. Asseyez-vous là.

FRIDELSKOI.

Qu'y a-t-il donc ?

LA PRINCESSE.

Un ennui qui vient plus tôt que je ne le pensais. Vous m'aiderez à en sortir, eh ?

FRIDELSKOI.

Je ne demande pas mieux, voyons.

LA PRINCESSE.

Mon cher William, le maestro s'est mis en tête de marier ma fille.

FRIDELSKOI.

A son M. Paul Courtois ?

LA PRINCESSE.

Vous le saviez ? Pour moi, je m'en doutais ; aujourd'hui, j'en ai la certitude.

FRIDELSKOI, attentif.

Et...?

LA PRINCESSE.

Jamais, entendez-vous ; jamais je ne consentirai à cela !

FRIDELSKOI, à part.

Bon !

LA PRINCESSE.

J'ai de quoi parer le coup et mes dispositions sont prises. Mais, me croyant du temps devant moi, je me trouve sans vert.

FRIDELSKOI.

Vous voulez dire sans argent ?

LA PRINCESSE, animée.

C'est odieux ! Née duchesse, veuve d'un prince, est-il possible que j'aie l'écœurement de telles vilenies !

FRIDELSKOI, jouant serré.

Que ne suis-je en situation...

LA PRINCESSE.

J'accepterais, je vous assure. (Lui tendant la main.) Vous me comprenez, vous!

FRIDELSKOI, radieux, à part.

Nous y voilà! (Haut.) Voyons, princesse, vous m'avez assez honoré de votre confiance pour que je me permette d'apprécier la position?

LA PRINCESSE.

Assez!

FRIDELSKOI.

En tous cas, ce n'est pas, je pense, de la dot que vous ayez à vous préoccuper. Qui n'est prêt à en mettre le reçu à vos pieds?

LA PRINCESSE.

Cela va de soi. Grâce au ciel, dans un certain monde, on n'en est pas à disputer sur des sous. Mais, d'autre part, je me suis de beaucoup arriérée avec mes fournisseurs, il y a longtemps que je ne les ai réglés et je tiens absolument à ce qu'aucune réclamation ne parvienne au maestro.

FRIDELSKOI.

Pourquoi?

LA PRINCESSE.

Parce qu'il paierait, ainsi qu'il l'a fait plusieurs fois, à mon insu. Je veux précisément éviter cela. C'est par là qu'il pense nous tenir dans sa dépendance et je veux définitivement en affranchir ma fille et moi.

FRIDELSKOI.

Combien donc faudrait-il?

LA PRINCESSE.

Au bas mot, cinquante mille francs. Pensez-vous que Vrillefert puisse me rendre cette somme?

FRIDELSKOI.

Hélas !...

LA PRINCESSE.

Non ? En ce cas, mon cher, il faut voir mon agent de change aujourd'hui même. Vous avez le temps d'y passer avant le dîner. Donnez-lui l'ordre de liquider sur-le-champ toutes mes opérations.

FRIDELSKOI.

Prenez garde !

LA PRINCESSE.

A quoi ?

FRIDELSKOI.

C'est réaliser une perte énorme.

LA PRINCESSE.

Je perdrai ce qu'il faudra.

FRIDELSKOI.

C'est un désastre ! Et encore faut-il voir si, tous comptes faits, cette somme vous reste.

LA PRINCESSE, *atterrée.*

Comment ! Où en suis-je donc ?

FRIDELSKOI.

En passe de réparer les pertes passées ; mais à la condition d'attendre...

LA PRINCESSE, *vivement.*

Eh ! je ne puis pas attendre. Comprenez donc que je dois devancer le maestro, en mariant ma fille moi-même, et je la marie en effet ; mais...

FRIDELSKOI, *inquiet.*

A qui ?

LA PRINCESSE, *riant.*

N'ayez pas peur, ce n'est pas à vous.

FRIDELSKOI, *frappé.*

Hein !

LA PRINCESSE.

Au surplus, elle ne ferait pas mieux votre affaire que vous ne feriez la mienne. Et vous devez être mieux loti. (Riant.) Dam ! on dit qu'il a bien de la peine à se remettre, le pauvre Casimir. (Riant davantage.) Allons ! ne froncez pas le sourcil, hypocrite ! — Mon projet, cher ami, est de marier ma fille à un neveu de mon mari.

FRIDELSKOI, préoccupé.

En Pologne?

LA PRINCESSE.

Précisément. J'ai écrit à ce sujet et l'on m'a répondu de façon satisfaisante. On dira que ce neveu n'est pas fort intelligent. Tant mieux, Berthe n'en sera que plus libre de vivre à sa guise. Il est extrêmement riche et porte notre nom. La petite restera princesse et sera très-heureuse, sans que nous ayons rien à accepter que des nôtres. Vous le voyez, William, de cette façon tout se concilie. Mais, pour cela, il faut partir et je ne puis laisser des dettes criardes derrière moi. Donc, sans plus, puisque vous voilà au fait, passez chez mon agent de change, donnez-lui des ordres en conséquence. Il faut que cette somme soit disponible dans un délai fort court. Je veux être là-bas dans trois semaines. Eh ?

FRIDELSKOI, à part, après s'être incliné en signe d'assentiment.

Vous n'êtes pas partie, princesse.

LA PRINCESSE.

Allez vite, mon cher, et revenez m'en donner des nouvelles à diner. Vous avez mes pouvoirs. En faut-il de plus étendus ?

FRIDELSKOI.

Ceux que vous m'avez donnés suffiront. (Tâtant sa poche.) Je les ai là.

LA PRINCESSE.

Eh bien, à tantôt. (Le retenant.) Ah ! en revenant prenez donc un bouquet chez ma fleuriste, que je fête la naissance de Berthe.

FRIDELSKOI, avec un mouvement, comme s'il était frappé d'une idée.

Permettez-moi de le lui offrir.

LA PRINCESSE.

Soit. (Riant.) C'est une économie, et dans ma position... Allez.

FRIDELSKOI, à part.

Ah ! tous contre moi ! (Avec résolution.) En ce cas...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame reçoit-elle ?

LA PRINCESSE.

Qui ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le docteur Amédée Papeillans.

FRIDELSKOI.

Souffrez que je l'évite.

LA PRINCESSE.

Vous craignez l'homœopathie ?

FRIDELSKOI.

Il m'en veut à la mort : je l'ai empêché d'achever Casimir.

(Il sort.)

LA PRINCESSE, riant.

Si je les faisais dîner ensemble ? (Haut.) Faites entrer. On mettra le couvert du docteur.

(Le domestique introduit.)

SCÈNE VIII

LA PRINCESSE, LE DOCTEUR AMÉDÉE PAPEILLANS.

Le docteur a le teint jaune, de fortes moustaches, une forêt de cheveux. Pantalon de fantaisie, souliers à guêtres d'étoffe claire, gilet de velours à boutons de métal nombreux, redingote foncée, de coupe fantaisie, sur laquelle il porte un mac-ferlane jaunâtre, qu'il ne boutonne jamais et qu'il ne quitte que rarement, chapeau de feutre terne.

LA PRINCESSE.

Ah çà, qu'êtes-vous donc devenu, docteur?

LE DOCTEUR.

Moi! je suis devenu sage.

LA PRINCESSE.

Et rare!

LE DOCTEUR.

Vous l'avez remarqué?

LA PRINCESSE.

Certes! D'autant qu'il n'est question que de vous, depuis la guérison de Casimir...

LE DOCTEUR.

Ah! parlons de ça; oui, parlons-en! si vous voulez m'être bien agréable!

LA PRINCESSE.

Comment?

LE DOCTEUR.

Je ne l'ai pas guéri... Dieu m'en garde! Au surplus, je ne suis plus docteur; c'est fini!

LA PRINCESSE.

Je m'y perds.

LE DOCTEUR.

Vous êtes intelligente, vous; vous me comprendrez. —

L'affaire de Casimir, entendez bien, ç'a été le coup de grâce pour moi.

LA PRINCESSE.

Comment cela ?

LE DOCTEUR.

Casimir attrape une bonne fièvre cérébrale. Ce n'est pas malin. Ces maladies-là, c'est réglé, il faut que ça ait son cours. J'allais tous les jours chez lui deux et trois fois, sans y regarder. De temps en temps, je lui donnais un globule moi-même. Aussi, ça allait bien : elle avait son cours, la maladie, elle marchait régulièrement : Il allait mourir...

LA PRINCESSE.

Hein !

LE DOCTEUR.

Je l'ai dit à Vrillefert : « Tu peux commencer ton discours, » et il l'avait commencé. C'est qu'on peut dire tout ce qu'on voudra de Vrillefert, il y croit, lui ; c'est un honnête homme ! — Et il en est pour son discours !

LA PRINCESSE, à part.

Ah ! seigneur !

LE DOCTEUR.

Là-dessus, voilà la famille qui s'inquiète. Et comme il arrive toujours, on parle d'une consultation. (Très-digne.) Je ne dis rien, et sur l'heure on appelle trois médecins.

LA PRINCESSE.

Des médecins homœopathes ?

LE DOCTEUR, narquois.

Ah ! bien oui ! — Trois princes de la science, comme on les appelle ! — Mais j'ai ça de bon, que du premier mot, ils ont confirmé tout ce que j'avais annoncé. Ils ont dit : « Cet homme-là ?... mais si on ne lui fait rien, il n'en a pas pour deux heures ! »

LA PRINCESSE.

Alors ?

LE DOCTEUR.

Alors ils lui ont mis de la glace sur la tête, ils lui ont pratiqué des saignées générales et locales ; ils lui ont fait prendre du proto-chlorure d'hydrargyre, de l'émétique en lavage, est-ce que je sais moi ! toute la pharmacopée y a passé.

LA PRINCESSE.

Et ils l'ont sauvé ?

LE DOCTEUR.

Ah! ce n'est pas malin ! Avec des remèdes allopathiques, j'en ferai autant quand en voudra !... Mais qu'ils essaient des globules ; c'est là où je les attends!

LA PRINCESSE, *atterrée.*

C'est qu'il est sincère, le malheureux !

LE DOCTEUR.

Vous comprenez ; quand j'ai vu ça, je me suis dit : « L'humanité n'est pas mûre, pour la vérité! Les hommes n'en veulent pas; puisqu'un ami, même... un vieil ami...

LA PRINCESSE.

Casimir n'était pas en état de protester.

LE DOCTEUR.

Oh ! lui; je ne lui en veux plus, il m'a fait des excuses. Mais quant à Fridelskoï !... c'est lui qui a eu l'idée de la consultation ; eh bien, qu'il soit jamais malade.

LA PRINCESSE, *riant.*

Allons, elle vous tient au cœur, cette consultation !

LE DOCTEUR, *naïf.*

Ce n'est pas la consultation en elle-même; une de plus, une de moins ; je m'y faisais à la longue ! Mais, voyez-vous, j'en arrive à craindre d'avoir été la dupe de tous ces gaillards-là. Ils n'arrêtaient pas de crier : « Les horizons nouveaux.» J'ai fait comme eux. Au nom « des horizons nouveaux » j'ai rompu avec l'ancien monde, je suis devenu protestant, et pour couronner l'œuvre, de médecin, que j'étais, je me suis fait homœopathe, et quand ils sont malades... Ah ! ils s'en soucient bien « des horizons nouveaux ! » Pendant que j'y mangeais mon petit patrimoine, ils se faisaient une bonne po-

sition; ce qui ne les empêche pas de venir me dire : « Tu es bien heureux, toi; tu n'as pas transigé : te voilà dans le mouvement : protestant, homéopathe, tu es complet à présent! » — Oui, je suis complet. Mais la désillusion m'accable, et je renonce à la science. Je suis dans les vins à présent.

LA PRINCESSE, souriant à part.

Ça ne le change guère : il était souvent dans les vignes !

LE DOCTEUR.

Je m'associe avec un ami, qui fait les vins de l'Ermitage.

LA PRINCESSE, riant.

Il faut m'en vendre, docteur.

LE DOCTEUR.

Ah ! non ! Entre nous, ils ne sont vraiment pas assez de l'Ermitage, et je veux vous rendre service, au contraire.

LA PRINCESSE.

Ah !...

LE DOCTEUR.

Oui ; au fond, vous êtes une brave femme, aussi sur de certains indices je suis venu exprès, pour vous dire : méfiez-vous !

LA PRINCESSE, riant.

De Fridelskoï ? — Vous suivez votre idée !

LE DOCTEUR.

Libre à vous de le croire et de l'éprouver à vos dépens ; mais, je vous en préviens, il manigance un tour de sa façon.

LA PRINCESSE.

Quoi ?

LE DOCTEUR.

Serviteur ; mais je tiens la piste et...

LA PRINCESSE.

Ne vaudrait-il pas mieux se réconcilier... ?

LE DOCTEUR.

Jamais ! — Comme je l'ai dit à Casimir : « Les malades passent; mais les procédés restent! » Patience! quand on est vêreux, faut pas blesser le monde.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MAESTRO et BERTHE.

Ils entrent.

LA PRINCESSE, à Berthe.

Eh bien ? (Berthe la regarde et s'élance dan ses bras. — Bas). Tu as signé ?

BERTHE.

C'est fait, mère, c'est fait.

LE MAESTRO, au docteur qui lui tend la main.

Bonjour, docteur.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, puis VRILLEFERT, MOULINIER et PAUL.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Vrillefert, monsieur Moulinier, monsieur Courtois, (Il introduit et sort.)

PAUL, à la princesse.

J'ai l'honneur, madame, de vous présenter mon oncle.

LA PRINCESSE, répondant d'abord à Vrillefert qui la salue.

Ça va bien. (A Moulinier en lui tendant la main.) Bonjour. Ah! vous vous faites désirer, par exemple.

MOULINIER, surpris qu'elle lui tende la main, la lui serre et saluant.

Madame... (A Paul.) Dis donc, j'ai peut-être eu tort ; mais je n'ai pas osé l'appeler ma chère...

PAUL, souriant.

Entre artistes !

MOULINIER.

Bon, ce n'est pas entre princes.

VRILLEFERT, à Berthe.

Dans un moment si solennel, qu'il me soit permis de puiser dans mon cœur quelques paroles recueillies...

MOULINIER.

Je connais ça.

BERTHE, remontant.

Je vous remercie, monsieur Vrillefert.

MOULINIER, la retenant.

Ça n'est pas fini, mademoiselle.

BERTHE, revenant.

Ah ! pardon.

VRILLEFERT, décontenancé.

Si fait, c'est fini. (Elle sourit et remonte.)

MOULINIER.

Tu as fait des coupures en ce cas !

VRILLEFERT, triste.

Ne me plaisante pas, va, ce n'est pas le jour.

MOULINIER.

Qu'est-ce qu'il y a ?

VRILLEFERT.

Je dégringole !

BERTHE, à Paul.

Avez-vous aussi un compliment ?

PAUL.

Pour les princesses, il en faut plus d'un, mademoiselle.

BERTHE.

N'en soyez pas en peine, alors, je viens d'abdiquer... par-devant notaire!

(Elle rejoint le maestro et Moulinier.)

PAUL, à part

Pauvre fille !...

LE MAESTRO, à Moulinier.

Je vous remercie d'être venu.

MOULINIER.

Il n'y pas de quoi, allez. Si j'ai tardé, c'est que je m'étais mis en tête de finir un petit tableau.

LE MAESTRO.

Puis-je l'avoir?

MOULINIER.

Celui-là je ne le vends pas. C'est une commande. Mais je crois que vous l'aurez tout de même.

LE MAESTRO.

Vous dites, une commande...

MOULINIER.

Une commande de mademoiselle.

BERTHE.

Que vous êtes bon, monsieur...

MOULINIER, l'interrompant.

Et j'ai tenu à le dater d'aujourd'hui, afin qu'il me fût permis de le lui offrir.

BERTHE, après hésitation.

Je l'accepte, monsieur, et comme vous me l'offrez : de bon cœur ! (Au maestro.) Tu le permettras, père? Il est pour toi, ce tableau : j'avais dit à monsieur Moulinier, que pour mon pre-

mier acte de grande fille, je désirais pouvoir te dire directement.— : « Merci ! »

(Le maestro embrasse Berthe en tendant la main à Moulinier. Pendant cette scène, les autres sont groupés au fond et tout cela doit paraître très-intime.)

SCÈNE XI

LE DOMESTIQUE, puis FRIDELSKOI.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Fridelskoï!

(Il introduit et les groupes se forment autrement, de façon à ce que Berthe ne soit plus près du maestro. — Fridelskoï entre, un bouquet à la main.)

LE DOCTEUR, à part.

Le voilà lui! un bouquet? où l'a-t-il emprunté?

LA PRINCESSE, à Fridelskoï.

A la bonne heure.

FRIDELSKOI, à Berthe.

Je suis autorisé à vous offrir ce bouquet.

BERTHE.

Je vous remercie.

FRIDELSKOI, plus bas.

Je n'ose vous dire tous les vœux que...

BERTHE, ayant baissé les yeux sur le bouquet qu'elle a accepté.

Qu'est-ce là? une lettre! (Voulant lui rendre le bouquet.) Mais, monsieur...

(Fridelskoï recule en la regardant d'un air suppliant.)

LE MAESTRO.

Les belles fleurs : voyons?

BERTHE, à part.

Ah! pauvre père!

(Elle retire vivement la lettre et lui présente le bouquet.)

LE DOMESTIQUE.

Madame la princesse est servie.

(Berthe met le bouquet au hasard dans un vase, et s'accroche au bras du maestro.)

PAUL, à Moulinier en lui montrant Berthe.

Que dirais-tu si j'en faisais ta nièce?

MOULINIER, troublé.

Paul, mon ami... Ah! ne songe pas à cela.

PAUL.

Tu t'y prends un peu tard.

MOULINIER.

Tu l'aimes donc?

PAUL, gaiment.

A plein cœur!

(Ils sortent sauf Fridelskoï, qui une fois seul va examiner le bouquet.)

SCÈNE XII

FRIDELSKOI, puis CAMILLE.

FRIDELSKOI.

Elle l'a prise! — Qu'elle a eu peur!... Elle était ravissante ainsi! Allons... (Apercevant Camille.) Te voilà toi.

CAMILLE.

Je suis en retard?

FRIDELSKOI.

Tu es donc invité?

CAMILLE.

Non. Mais ce ne peut être qu'un oubli!... l'ami du maestro!... Une petite fête de famille ne peut se passer sans moi. — (Autre ton.) Eh bien?

FRIDELSKOI.

Ah ! il faut se défendre. Dis-moi, ta mère connaît-elle les fournisseurs de la princesse?

CAMILLE.

Ils l'honorent... d'une petite remise !

FRIDELSKOI.

Bien. — Dis-lui que j'aurai besoin d'elle.

CAMILLE.

Ah ! coquin! (Autre ton.) Vous avez bien raison, en somme; ne faut-il pas se gêner ! C'est des polichinelles, ce monde-là. — A table!

ACTE TROISIÈME

CHEZ LA PRINCESSE, A L'UN DE SES MARDIS. UNE SEMAINE ENVIRON S'EST PASSÉE DEPUIS L'ACTE PRÉCÉDENT.

Un salon donnant au fond et de côté sur d'autres salons éclairés. — Une table longue au fond, un pouf au premier plan, près d'une table à ouvrage.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, MADAME LECOINCHOIR, BERTHE, MOULINIER, FRIDELSKOI, MESDAMES DOLORÈS et STRITZMANN, FELLAH-BEY et LE DOCTEUR.

Au lever du rideau la princesse est étendue sur la chaise longue, mesdames Lecoinchoir, Dolorès et Stritzmann sont groupées près d'elle. — Berthe est un peu à l'écart et parait absorbée. Fridelskoï est à la cheminée. — Moulinier, plus loin de ce groupe, est assis sur le pouf. Des invités, parmi lesquels Fellah-Bey et le docteur, vont et viennent de l'autre côté du théâtre et dans les autres salons. — Ces invités et invitées ne sont pas tous en tenue de soirée; ils représentent des types différents. Parmi les hommes, des jeunes gens trop bien mis, des officiers étrangers, des artistes en négligé, certains sont décorés de rubans inusités et de brochettes de fantaisie. — Parmi les femmes, même dissemblance, des vieilles habillées à la mode de 1830, figurant des veuves de colonels, des étrangères, des femmes artistes, dont l'accoutrement de pure fantaisie est moitié masculin. L'ensemble doit avoir un aspect étrange. — Madame Lecoinchoir est vêtue avec le mauvais goût italien, visiblement fardée. Des épingles d'or faux dans les cheveux, des mitaines de dentelle noire, une chevallière à l'index, accent italien prononcé, force gestes avec une physionomie mobile dont les expressions manquent de sincérité et où le sourire de commande domine.

MADAME LECOINCHOIR, exagérant l'expression du sentiment de chaque phrase.

Quand je suis chez vous, ma chère princesse, j'oublie tous mes chagrins, tous mes soucis. Je le disais à mon fils; mon bon Camille! — « Les mardis de la princesse, je les trouve... comment appelez-vous?... *Si, si* délectables! Et puis tout ce monde, ces officiers étrangers, ces jolies femmes...» (Se tournant vers les dames.) Ah! je n'en rabats rien : ces jolies femmes!... délectables!

MADAME STRITZMANN.

Que me dit-on, chère madame Lecoinchoir, vous renonceriez à la peinture?

MADAME LECOINCHOIR.

Si!

MADAME STRITZMANN.

C'est décidé?

MADAME LECOINCHOIR.

Tout à fait.

MOULINIER, à part.

Un deuil!

MADAME LECOINCHOIR.

Que voulez-vous! Dans l'art comme dans tout, le génie ne suffit pas; il y a de la brigue, voilà : je suis victime de la brigue.

MOULINIER, à part.

De la brigue dondaine!

LA PRINCESSE.

N'avez-vous pas obtenu différentes commandes de votre gouvernement?

MADAME LECOINCHOIR.

Douze, mais non pas différentes. Voilà la contrariété; toujours la copie du portrait « d'el Ré galant-homme. » Si encore je l'avais eu parfois, en pied, je me serais intéressée avec les bottes; mais jamais que le buste, comprenez! — Au surplus, mon fils doit suffire à ma gloire et, après tant d'épreuves, de revers, moi, je veux penser au solide.

LA PRINCESSE.

Et que comptez-vous faire?

MADAME LECOINCHOIR.

Fortune, tout bourgeoisement!

LA PRINCESSE.

Vous avez donc un projet?

MADAME LECOINCHOIR.

C'est encore un mystère, mais je vais vous le dire. Je suis sur le point d'acheter au coin de la rue des Martyrs et de la rue de Navarin, une petite table d'hôte, tout à fait, tout à fait comme il faut : (des artistes, des dames du monde, tout à fait comme il faut. Et puis j'ai beaucoup d'amis... Ah! beaucoup! Ils viendront tous : deux francs cinquante, sans le moka!...

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas cher!

MADAME LECOINCHOIR.

Je vas vous dire! sur le dîner on ne gagne pas grand chose, il est vrai; mais, le soir, là, entre bons amis... on fait la petite partie. — Honnêtement! — Il y a un Hongrois... noble enfant d'une terre étrangère! qui a la complaisance de surveiller le jeu. Oui, il découpe au dîner et il surveille le jeu. — Ah! très-honnêtement. — Mais dam!... comprenez... Il y a de la petite cagnotte!...

MOULINIER, à part.

« Tout bourgeoisement!... » Je vois ça d'ici). (1)

LA PRINCESSE.

Je vous croyais prise, ainsi que moi, dans le pouf de Vrillefert.

MADAME LECOINCHOIR.

Malheureusement! — Vous encore passe, mais moi! — Mon fils me le disait : —« Il se conduit avec toi presque aussi mal que mon père! »

LA PRINCESSE.

Comment donc alors achetez-vous cette table d'hôte?

(1) Ce qui dans le texte est entre parenthèses, est supprimé à la représentation.

MADAME LECOINCHOIR, avec un regard à Fridelskoï.

Un ami me fera les fonds. Il est encore de nobles cœurs!

(Fridelskoï, qui observait Berthe, met un doigt sur ses lèvres, pour commander le silence à madame Lecoinchoir.)

MOULINIER, approchant.

Pardon. Qu'est-ce donc que?...

MADAME LECOINCHOIR, l'interrompant.

Eh! c'est cet excellent monsieur Moulinier. Quel génie! — Mais je vous garde rancune!...

MOULINIER.

Cela se voit.

MADAME LECOINCHOIR.

Vous avez été si gracieux de venir une fois sans façon, dîner avec Vrillefert, à la table de la pauvre artiste! Mais il y a plus d'un an de cela, et, sans reproche, j'attends encore votre visite de digestion.

MOULINIER.

Il ne faut pas m'en vouloir, madame, j'ai l'estomac si paresseux!...

MADAME LECOINCHOIR, avec ravissement.

Quelle malice, ma chère! Écoutez!...

MOULINIER.

Je demandais ce que vous entendez par le pouf de Vrillefert.

LA PRINCESSE.

Eh donc! Il fait faillite; on le dit de tous les côtés.

MOULINIER.

Il a tant d'amis!...

(Léger bruit de voix dans un salon du fond.)

(1) (LA PRINCESSE, au docteur.

Docteur, que fait-on par là?

LE DOCTEUR, après un coup d'œil

On parle politique, en prenant du punch.

(1) Jusqu'à la fermeture de la parenthèse, supprimé à la représentation.

LA PRINCESSE.

Qui ?

LE DOCTEUR.

Je ne les connais pas plus que vous; des Badois, des Bavarois.

LA PRINCESSE.

Toujours leur Rhin allemand. Dieu ! qu'ils sont ennuyeux!

MOULINIER.

N'ayez pas peur, madame, s'ils nous le disputent... ce n'est pas pour le boire!

LA PRINCESSE.

Certes!) (A Fridelskoi.) Organisez donc un baccarat, Fridelskoï, en attendant le concert.

FRIDELSKOI.

Volontiers, madame.

MADAME STRITZMANN, à part.

Enfin!

LE DOCTEUR.

C'est cela. Hygiénique le baccarat.

(1) (MADAME DOLORÈS.

Fellah-Bey, êtes-vous de moitié dans mon jeu ?

FELLAH-BEY.

Y tenez-vous, ma chère ?

DOLORÈS.

Oui! vous me portez bonheur.

FELLAH-BEY.

Et pourtant, en réglant le compte, nous perdons toujours. Je n'y comprends rien.)

MOULINIER, à part.

La jolie société! Pauvre Paul! où va-t-il se fourrer! Mais il n'y est pas encore...

(On s'est groupé vers la table du fond.)

(1) Supprimé à la représentation.

SCÈNE II

LES MÊMES, CAMILLE.

MADAME LECOINCHOIR.

Tenez, tenez, princesse, voilà mon fils, n'est-ce pas qu'il est beau. Le génie se lit sur son front.

CAMILLE, prétentieusement tendre.

Elle me voit avec les yeux du cœur, ma bonne mère!

MOULINIER, à part.

Sa bonne mère! Il en joue mieux que du violon.

(1) (LE DOCTEUR.

Votre neveu n'est pas là, ce soir?

MOULINIER.

Il viendra.

LE DOCTEUR.

Il me paraît changer depuis quelque temps. Qu'est-ce qu'il a?

MOULINIER, se dérobant.

Maladie de cœur.

LE DOCTEUR, le retenant.

Codéine!... souverain.

MOULINIER, même jeu.

Je sais : un globule en se levant.

LE DOCTEUR, même jeu.

Doucement! — C'est qu'il y a homœopathie et homœopathie, voyez-vous?

MOULINIER.

Déjà!

LE DOCTEUR.

Moi, je ne suis pas pour saturer l'organisme de médications,

(1) Supprimé à la représentation.

— Dites-lui : un globule dissout dans un bon litre d'eau, une cuillerée à café...

MOULINIER, se dérobant.

Tous les trois mois, merci.

LE DOCTEUR, à Fellah-Bey.

Et ça se croit intelligent!)

(Ils vont au jeu.)

MOULINIER, à la princesse.

J'ai vu Vrillefert tantôt, madame.

LA PRINCESSE, riant.

Il faisait sa valise? eh?

MOULINIER.

Il n'a même plus de valise. Il l'a vendue, avec le reste, pour tâcher de payer ce qu'il doit.

LA PRINCESSE, étonnée.

Tiens! c'est donc un honnête homme.

MOULINIER.

Ne le dites pas, on se moquerait de lui.

(Il sort.)

LA PRINCESSE, à elle-même.

Ce pauvre diable de Vrillefert! (Allant à la table de jeu.) Y a-t-il une main à prendre?

(Camille choisit des cahiers de musique apportés par lui.)

CAMILLE, à lui-même.

Je leur jouerai ma balancelle en *si* majeur! C'est assez bon!

MADAME LECOINCHOIR, venant à lui.

Dis-moi, petit.

CAMILLE, autre ton, bas.

Qu'est-ce que tu veux encore?

MADAME LECOINCHOIR.

Donne-moi un peu de monnaie pour jouer avec ces messieurs?

CAMILLE.

De l'argent? Toute la vie alors!

MADAME LECOINCHOIR.

Avare! Ah! tu es bien comme ton père!

CAMILLE.

Ne me dis pas des choses désagréables, voilà dix francs. Mais *étouffe* au moins!

MADAME LECOINCHOIR.

Crois-tu pas m'apprendre à vivre.

FRIDELSKOI.

As-tu remis ma lettre?

CAMILLE.

Oui, tantôt; dans la table à ouvrage. C'est la cinquième, depuis le bouquet. Mais si vous le permettez, je vous dirai que, tout ça, c'est des amusettes.

FRIDELSKOI, lui montrant Berthe.

Vois comme elle est troublée, pourtant.

BERTHE, à part.

Ils se concertent. C'est odieux. — Ah! il faudra bien que ma mère m'écoute.

(Elle se lève.)

CAMILLE.

En somme, elle ne vous répond rien.

FRIDESLKOI.

Patience! Elle est fière après tout. N'est-ce pas déjà beaucoup, qu'elle les lise, ces lettres! (Sur un mouvement de Camille.) Que veux-tu, je me trouble à ce jeu poignant: les espérances, les appréhensions même, ont un âcre charme, dont je ne puis me défendre.

CAMILLE.

A votre aise. Mais le temps passe.

FRIDELSKOI.

Qu'ai-je à craindre? La princesse, tracassée déjà, par ses

fournisseurs, n'est pas près d'avoir l'argent nécessaire à son départ. Et quant à Paul Courtois...

CAMILLE.

Eh!... C'est peut-être bien là qu'est le danger.

FRIDELSKOI.

J'en doute... Mais que j'en trouve l'occasion, et... je le mets à distance.

CAMILLE.

Ce qu'il faudrait, c'est l'amener à renoncer de lui-même....

FRIDELSKOI.

Comment?

CAMILLE.

Dites un mot, et j'en fais mon affaire.

FRIDELSKOI, bas, voyant approcher la princesse.

Tais-toi.

CAMILLE, bas.

Sachez que j'ai un plan; voilà tout!

LA PRINCESSE, approchant.

Vous ne jouez pas, vous autres?

FRIDELSKOI.

Si fait, princesse.

(Ils remontent).

LA PRINCESSE.

Berthe, à quoi penses-tu?

BERTHE.

Moi?

LA PRINCESSE.

Tu parais triste.

BERTHE.

Je le suis un peu,

LA PRINCESSE.

Enfant ! Pourquoi ?

BERTHE.

Voudras-tu m'écouter ?

LA PRINCESSE.

Mais c'est mon devoir, et le plus cher.

BERTHE, avec élan et l'attirant.

C'est juste au fait. Tiens, viens là. Il y a une chose qui m'oppresse et m'humilie, je tardais à t'en parler, crainte du bruit et pensant que...

MADAME LECOINCHOIR, à son fils.

Non, je ne passe pas la main. Il y a dix louis.

LA PRINCESSE, sans se tourner.

Banco.

BERTHE.

Mère...

LA PRINCESSE.

Parle, mignonne, parle...

LE DOCTEUR.

C'est le troisième coup, princesse.

LA PRINCESSE, vivement.

Ah ! je ne tiens pas, je croyais que c'était le cinquième.

MADAME LECOINCHOIR.

Eh ! vous gagnerez, ma chère, tenez donc.

LA PRINCESSE.

Du tout ! — C'est un système. (A Berthe). Sans cela, tu comprends, on joue à l'aventure, et puis... — Tu disais ?

BERTHE.

Demain, mère ; plus tard.

MADAME STRITZMANN.

Tenez-vous le cinquième en tous cas?

LA PRINCESSE.

S'il arrive, oui ; certainement. (A Berthe.) Reste là, toi, ma chérie, tu subis quelque crise. (Tout en parlant elle lui arrange sa toilette). Il n'y a rien de plus naturel, et je ne veux pas que tu t'inquiètes. Songe donc que je suis là. — Dieu ! que tu es fagotée. (Elle prend une rose dans la jardinière et la place dans les cheveux de sa fille.) Sans qu'il y paraisse, je te surveille du coin de l'œil. Qu'as-tu à craindre, dès lors! Tu n'es pas de ceux qui me croient évaporée ? Peut-on l'être, quand il s'agit de son enfant ? — Fais-moi donc penser à dire à la couturière qu'elle remonte un peu les manches. Tu vois, tu ne peux pas lever les bras. — Moi aussi, chère enfant, j'ai beaucoup à te dire, des projets, des idées qui t'enchanteront ; c'est qu'il y a une heure où, entre mère et fille, il faut aborder des sujets sérieux. Tu verras cela plus tard à ton tour. — Te voilà consolée ?

BERTHE.

Eh bien, non. Il faut que je te parle...

LA PRINCESSE.

C'est donc grave ?

BERTHE.

Oui, et..

MADAME LECOINCHOIR.

C'est trop fort !

LA PRINCESSE.

J'ai gagné? Ma chère, le coup est immanquable. (Se levant.) Demain, fillette. (Elle remonte. Camille lui apporte le montant de son gain.) Cinquante louis! Merci..

(Elle sort avec Fridelskoï.)

BERTHE, à elle-même.

Que je suis seule, ici !

(Elle sort.)

CAMILLE, prenant son violon et le passant en revue.

Répandons des flots d'harmonie ; nous ne sommes pas ici pour nous amuser. — Tiens, Vrillefert!

SCÈNE III

Plus VRILLEFERT, moins BERTHE, LA PRINCESSE et FRIDELSKOI.

CAMILLE, à Vrillefert.

Eh bien! vieux, nous faisons donc notre petite faillite?

VRILLEFERT, habillé plus simplement.

Moi?

MADAME LECOINCHOIR, aux joueurs.

Finissons le paquet de cartes.

CAMILLE.

Tu entends? méfie-toi!

VRILLEFERT.

Tu diras à ta mère que, dès demain, mon notaire lui remettra ce qu'elle appelle ses économies.

CAMILLE.

Ta parole? — Tu as dévalisé un ténor?

VRILLEFERT.

J'ai changé d'état.

CAMILLE.

C'est donc ça, que tu es si drôlement habillé; tu as l'air d'un monsieur qui fait des mariages.

VRILLEFERT.

C'est ce qui te trompe, je les défais au contraire.

CAMILLE.

En ce cas, il n'y a pas de clientèle pour toi, ici, mon vieux; il y a longtemps que la concurrence a passé; va, la besogne est faite! Viens plutôt écouter ma balancelle en *si* majeur.

VRILLEFERT, s'éloignant.

Je la connais ta *scie* majeure!

CAMILLE, à lui-même.

Ma scie majeure? Ingrats... (Montrant son violon.) On s'épuise à leur donner un avant-goût du monde meilleur... — où tout sera amour; même que!... Et ils font des mots sur l'artiste! — Allez! La considération est réciproque!...

(Il sort.)

(1) (FELLAH-BEY, entrant, à madame Stritzmann.

Chère madame, le concert commence; on vous espère.

MADAME LECOINCHOIR.

Bravo! — De quoi nous délectez-vous, ce soir?

MADAME STRITZMANN, montrant une partition.

« *Amertumes profondes.* »

MADAME LECOINCHOIR.

Délicieux! je vous ai entendue à la Légation. Admirable! Quel plaisir nouveau!

MADAME STRITZMANN, à Fellah-Bey.

Ils me font commencer; c'est bien agréable. Y a-t-il du monde au moins?

FELLAH-BEY, la conduisant.

Je voudrais être seul à vous entendre!...

(Certains joueurs font mine de se lever.)

MADAME LECOINCHOIR, les retenant.

Restez! Elle n'a pas de talent, et vous ne voudriez pas dépouiller une pauvre artiste!)

SCÈNE IV

MADAME LECOINCHOIR, PAUL, MOULINIER, LES JOUEURS. (Paul et Moulinier entrent en se tenant par le bras. Paul n'est pas en habit.)

PAUL.

Non, je ne m'attendais pas à te trouver ici.

(1) Supprimé à la représentation.

MOULINIER, raillant à froid d'abord.

Que veux-tu ! Il n'est jamais trop tard pour bien faire ; l'ambition et la sagesse me viennent enfin ! J'avais cru qu'il suffisait de valoir par soi-même, et je restais dans mon coin. Mais je cède à la fin aux exhortations des uns et à l'exemple que tu me donnes ; je me *lance*. Travailler en silence, respecter l'art et soi-même, garder comme un trésor sa liberté de production ? ouais, une duperie ; je veux être de « mode » à présent, amuser le monde, plaire ; il n'y a que le succès qui compte ; foin du reste !

PAUL.

Sur quelle herbe as-tu marché ?

MOULINIER.

L'herbe ? Ah bien, oui ! Je marche sur les tapis que tu foules, et où tu me forces à te suivre. Assez d'utopies, au diable le sacerdoce. Écoute le prélude, on va faire de l'art, là dedans, viens applaudir les camarades, il s'agit de faire nos affaires !

PAUL.

Mon oncle !

MOULINIER.

Bah ! bah ! Je comprends, moi aussi, le génie qui a besoin, pour s'épanouir, d'une atmosphère luxuriante de fascinations idéales et poétiques. Viens, je vais faire des « mots » pour divertir la compagnie, tu les colporteras dans les cafés, et demain, nous serons célèbres !

PAUL.

Parle-moi sérieusement. Qu'as-tu enfin ?

MOULINIER.

Du chagrin à revendre.

PAUL.

Pourquoi es-tu venu ?

MOULINIER.

Pour t'emmener. Allons-nous-en.

PAUL.

Non.

MOULINIER.

Tu te fais donc à la boue, toi? (Sur un mouvement de Paul et avec douceur.) Voyons, Paul, je ne me soucie que de toi au monde, je suis mieux que ton parent, je suis ton ami; ne t'impatiente pas. Ouvre les yeux, c'est tout ce que je te demande.

PAUL.

J'y vois assez clair.

MOULINIER.

Eh non! tu ne vois pas le bourbier, puisque tu veux y prendre une femme, une épouse; puisque tu salues ces bonnes dames, qui ont eu des malheurs! puisque tu donnes dans la main de ces nobles étrangers... étrangers à toutes les noblesses!

PAUL.

Tu sais bien que je ne me méprends pas sur ce que valent ces gens-là. Ce sont des grotesques dont je me débarrasserai quand...

MOULINIER, l'interrompant.

Des grotesques doublés de farceuses et de coquins. Vois donc que dans chaque embrasure, ils sont deux qui font semblant de se cacher, pour faire accroire qu'ils trompent encore quelqu'un; mais vois donc, malheureux, qu'ils se font du pied sous la table, tout en trichant dessus!

PAUL.

Elle est innocente de tout cela, elle.

MOULINIER.

Sans doute, mais elle été élevée dans ce monde-là. Elle le réprouve, soit; mais elle y est faite et... il n'y a pas que la calomnie dont il reste toujours quelque chose.

PAUL, avec une violence enthousiaste.

Eh bien, tant pis! moi, ça me tente, de l'arracher de là. Tu veux que son éducation reprenne le dessus quelque jour et rompe la communion? C'est possible. Mais tu es vieux et timide; moi je suis jeune et je crois!

MOULINIER.

Adieu.

PAUL.

Tu me supposes en danger et tu m'abandonnes ?

MOULINIER, ému.

Toi ?... (Se raidissant.) Eh bien, oui, je t'abandonne, on ne transige pas avec le dégoût.

PAUL.

Mon oncle...

MOULINIER, animé.

J'ai le cœur crevé ; tu l'auras de même, bientôt ! Reviens alors et...

PAUL, animé.

Jamais!

MOULINIER, froid.

Soit !

PAUL, très-animé.

Si je me marie seul, je...

MOULINIER, ému.

Tu pleureras seul aussi ? — Va donc, orgueilleux.

(Il sort.)

(Deux accords plus nets, annonçant le début d'un grand morceau)

VOIX, dans la coulisse.

Chut ! chut !

(Les joueurs se lèvent et vont vers la salle de concert, mais s'arrêtent en apercevant le maestro qu'on ne voit pas encore.)

MADAME DOLORÈS.

Le maestro.

PAUL, à lui-même et un peu fébrile.

Le maestro ?... Je vais tout lui dire.

(Les joueurs vont au-devant du maestro, avec un empressement exagéré)

PAUL.

Mais il faut se calmer d'abord !

(Il sort de côté.)

SCÈNE V

MADAME LECOINCHOIR, LE MAESTRO, BERTHE, LES JOUEURS.

LE MAESTRO, aux joueurs.

Bonjour, messieurs, bonjour.

MADAME LECOINCHOIR, restée seule à la table de jeu, compte des louis.

Septante-six, septante-sept...

LE MAESTRO, à Berthe.

Je pensais trouver ici monsieur Courtois.

BERTHE.

Dès qu'il sera venu, on te préviendra.

MADAME LECOINCHOIR, mettant les louis dans son corsage.

En tout, nonante-quatre, mais je dirai au petit que j'ai tout reperdu. (Allant au maestro et pâmant d'aise.) Ah !!! cher illustre maestro !... moi qui ne vous voyais pas ! Ah ! quelle joie bien sincère de vous voir !

(Elle lui baise la main, qu'elle serrait dans les siennes.)

LE MAESTRO, se dérobant.

Madame !...

(Les invités, qu'on aperçoit entre le chambranle de la porte, se tournent à demi et font au maestro des saluts d'affabilité excessive.)

MADAME LECOINCHOIR.

Quand je vous vois... délectable !

LE MAESTRO, haussant les épaules.

Allez, madame, allez, le concert commence.

MADAME LECOINCHOIR.

Délectable. (Aux invités, en se faufilant d'autorité.) Souffrez, je vous supplie.

(Elle sort.)

SCÈNE VI

LE MAESTRO, BERTHE.

(Durant cette scène, on joue un concerto sur le piano.)

LE MAESTRO, joyeusement ému.

Ils s'enivrent de mélodie, viens près de moi, mon cher enfant. — *Le Faust* est terminé, demain les études commencent et dans peu...

BERTHE, attentive.

Dans peu... ?

LE MAESTRO.

Dans peu, je te dirai : Veux-tu te fier à mon cœur, veux-tu t'en remettre à mon intelligence, veux-tu me permettre de te faire un bonheur... une vie... (montrant le salon où a lieu le concert, par un geste violent) pas celle-là !...

BERTHE, avec un élan énergique.

Oui, père, oui, je le veux ! Ah ! tu m'as comprise, toi ! Écoute alors, car j'ai de l'indignation plein le cœur...

(Elle fait un mouvement vers la table à ouvrage.)

LE MAESTRO, l'arrêtant du geste.

Non, ne dis rien ; tu n'as besoin de rien dire avec moi ! A quoi donc m'aurait servi de ne voir que toi, depuis dix ans, si j'ignorais encore tes goûts et tes répugnances, si je ne devinais pas tes aspirations !

BERTHE.

Père...

LE MAESTRO.

Tais-toi, mignonne. Laissons aller un passé qui s'enfuit, craintes d'avoir à juger personne. Le présent est tout plein

d'espérances radieuses qui doivent effacer la tristesse des souvenirs. Regardons devant nous. Vois-tu, Berthe, de ce jour seulement la vie commence. Nous ne vivions pas, nous attendions que j'eusse achevé. Mais le but est saisi, je le tiens, je l'ai conquis ; à toi maintenant de réaliser mon rêve. Veux-tu?

BERTHE.

Parle.

LE MAESTRO.

Certes, c'est beau, le triomphe, quand on a conscience de valoir sa réputation; les heures de travail ont des joies surhumaines; mais l'artiste a une plaie...

(Murmure d'applaudissement dans la coulisse.)

LE MAESTRO, désignant la salle du concert.

Cette plaie, mon enfant, la voilà: l'entourage!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, FELLAH-BEY et LE DOCTEUR.

VOIX, de la coulisse.

Brava, brava!

FELLAH-BEY, au docteur, dans l'embrasure de la porte.

Sublima! bravissima!

(Le concert continue.)

LE MAESTRO.

Écoute-les. Ils pâment. Savent-ils seulement pourquoi? Et peux-tu te douter de ce que valent ces acclamations?

LE DOCTEUR, quittant l'embrasure avec Fellah-Bey.

Délicieux! Ah! d'une maestria... Pas vrai?

FELLAH-BEY, bâillant.

Sublime, mon cher, sublime! Excusez-moi de grâce; c'est de l'estomac!

LE DOCTEUR.

L'art, pour moi, c'est du fanatisme! Venez, c'est par ici que l'on joue la bouillotte. (Tout en traversant le théâtre.) — Lequel aimez-vous mieux, Mozart ou Beethoven ?

FELLAH-BEY, déconcerté.

Mon Dieu! je n'ai pas de système. Je ne suis pas ce qui s'appelle : grand musicien ; mais j'apprécie avec mon cœur.

LE DOCTEUR.

Vous devez être gluckiste, vous?

FELLAH-BEY, surpris.

Moi ? — Je suis musulman.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

BERTHE, LE MAESTRO.

LE MAESTRO, souriant.

Et l'on a des envieux !

BERTHE, souriant.

Qu'ils te consolent des enthousiastes !

LE MAESTRO.

Il n'y a plus que toi au monde, mon enfant, qui aies le pouvoir de me consoler.

BERTHE.

Dis donc alors ce que je dois faire.

LE MAESTRO.

Ne me quitte pas.

BERTHE.

Mais je ne veux pas te quitter. Pourquoi d'ailleurs ?

LE MAESTRO.

Ta mère a des projets qui me désolent.

BERTHE.

Quels qu'ils soient, avant tout, tu dois être consulté.

LE MAESTRO.

Hélas! que suis-je pour toi? un tuteur officieux. Aucun lien réel ne nous attache.

BERTHE.

Ne le crois pas, va ! Les liens sont là, au meilleur de moi; au plus pur de mon cœur. — Je veux que tu fasses ma vie.

LE MAESTRO.

Moi?

BERTHE.

Toi seul !

LE MAESTRO, avec un élan de joie.

Je t'adore, toi. — Mais ne crains rien, mon enfant. Si tu t'en remets à moi, aucune volonté ne s'imposera à la tienne.

BERTHE, avec un soupir de soulagement.

Ah !

LE MAESTRO.

Je te ferai une vie qui ne sera ni princière, ni artistique; mais une vie heureuse où tout est sain et légitime, où l'amour n'a rien à dissimuler; la vie de tout le monde enfin ! Tu verras comme on est heureux autour d'un foyer intime et paisible. Ce foyer, que je n'ai pas eu ! je te le dois à toi, car tu m'as déjà sauvé. Sans toi, je me serais abandonné jadis; je me laisserais aller maintenant et tu ravives mon plus riant espoir: je ressentirai donc des joies pures! Tu verras alors ce que j'aurais pu être; tu verras qu'il y avait en moi plus qu'un artiste :... un mari, un père; un homme! Et ne crains rien; je ne te gênerai pas: voilà dix ans que j'aspire à te faire un bonheur, pour te prier seulement de me laisser finir à son ombre.

BERTHE, émue.

Calme-toi.

LE MAESTRO, se raidissant.

Je n'ai rien, je t'assure.

BERTHE.

Ah ! — Tu me pleures dans les cheveux.

LE MAESTRO.

C'est de joie, ma fille. (Il lui prend la tête à pleines mains et l'embrasse au front.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Courtois attend monsieur dans son cabinet.

LE MAESTRO.

Je vous remercie. — (A Berthe.) Adieu, je vais m'entendre avec lui pour l'audition de demain. Ah ! mon enfant, que la tâche est facile à présent !...

(Il sort.)

(Fin de morceau du piano. — Applaudissements frénétiques. — Puis des chut ! chut !)

VOIX, de la coulisse.

C'est le petit Camille, chut ! chut !

(Prélude et morceau de violon, durant la scène suivante. Les invités se sont pressés, on en a vu circuler quelques-uns dans le salon du fond, puis ils ont disparu. Une tenture masque la porte de la salle de concert. Le son du violon est moins sensible et les bravos seront plus sourds que précédemment.)

SCÈNE X

BERTHE, seule.

(Elle est restée absorbée dans ses pensées.)

BERTHE, à elle-même.

Le pauvre grand cœur ! s'il savait comme il compte peu pour d'autres, le respect qu'il m'accorde ! — Et moi qui allais

lui parler de ces lettres... Ah ! non. Ne lui causons jamais cette peine. Il me défendrait lui. . Au fait je puis bien me défendre moi-même. (Apercevant Fridelskoï qui ne la voit pas et paraît vouloir traverser le théâtre, pour se retirer.) Lui !

SCÈNE XI

BERTHE, FRIDELSKOI.

BERTHE, troublée, craintive.

Faut-il ? (Elle le laisse passer, ne parvenant pas à se résoudre ; puis résolue au moment où il va sortir.) Tant pis ! (Haut.) Monsieur de Fridelskoï? — Venez, je vous prie.

FRIDELSKOI, à lui-même. S'approchant en s'efforçant de la pénétrer.

Dieu ! que le cœur me bat!

BERTHE, doucement.

Pourquoi m'écrivez-vous, monsieur ?

FRIDELSKOI.

Mes lettres vous le disent : je vous aime !

BERTHE. réprimant un mouvement indigné.

Monsieur !

FRIDELSKOI, vivement.

Mais vous n'avez pu vous méprendre? Mes sentiments sont purs; c'est votre main que je demande, et ne supposez jamais...

BERTHE, étonnée.

Quoi donc ?

FRIDELSKOI, à part et se mordant les lèvres.

Aïe !

BERTHE.

Je ne comprends pas bien, je vous assure.

FRIDELSKOI, à part et baissant les yeux.

Elle m'interdit. (Se remettant.) Mais je fais fausse route, moi ! (Haut et d'un ton très-respectueux.) L'émotion que j'éprouve à me

trouver seul avec vous, me déconcerte au point que les paroles me manquent. Ah ! je le pressentais ! Et c'est pour cela que je vous ai écrit ce que je ne me sentais pas le courage de vous dire. Et je vous avais tant suppliée de répondre à ces lettres !...

BERTHE.

Mais je n'ai qu'une chose à vous dire, puisque vous l'oubliez : j'ai une famille à qui il convient de s'adresser.

FRIDELSKOI.

Le puis-je, si j'ignore ce que vous pensez ? Car c'est là tout ce que j'implore : que vous m'y autorisiez. Un mot, je vous en prie, et...

BERTHE.

Mais je ne puis rien vous dire, vos lettres m'en empêchent. Tenez, elles sont là, ces lettres. (Elle désigne une petite table à ouvrage.) Je vais vous les rendre. Demain vous parlerez à ma mère, et je vous le jure, je répondrai franchement.

FRIDELSKOI.

Pourquoi donc tenez-vous tant à me les rendre, ces lettres ?

BERTHE.

Parce qu'il ne se peut pas que je les garde.

FRIDELSKOI.

Jetez-les au feu, détruisez-les.

BERTHE, énervée.

Il ne se peut pas davantage que je les détruise, vous ne comprenez donc pas qu'il faut que vous les repreniez !

FRIDELSKOI.

Qu'importe !

BERTHE.

Mais elles me blessent, elles m'humilient ! Je ne suis pas une personne à qui l'on écrit en cachette.

FRIDELSKOI.

Ai-je songé à cela ? Je ne voyais que vous !...

BERTHE.

Quoi ! il ne vous est même pas venu l'idée que je pusse vous faire rendre ces lettres par mon beau-père...?

FRIDELSKOI, avec un mouvement.

Il est encore temps !

BERTHE.

Hein ? Il vous serait égal que... ? (Avec terreur.) Ah !

FRIDELSKOI, inquiet.

Non, je...

BERTHE.

Plus bas, monsieur, plus bas !

(Léger silence.)

FRIDELSKOI, après hésitation et reprenant doucement.

Calmez-vous, je vous en prie. Ce sont ces lettres qui vous mettent en défiance ? Eh bien, j'y consens, je les détruirai moi-même ; rendez-les-moi.

BERTHE, soulagée.

Ah !

(Elle va vivement à la petite table près de laquelle se tient Fridelskoï : par suite des mouvements de scène précédents. Pour introduire la clef dans la serrure, elle s'est assise sur le pouf qui est devant cette petite table.)

FRIDELSKOI, s'appuyant sur le dessus de la table à ouvrage.

Vous êtes rassurée maintenant ?

BERTHE.

Oui, oui.

FRIDELSKOI, les yeux fixés sur la rose que la Princesse a placée dans les cheveux de sa fille, à une scène précédente.

Bien vrai ?

BERTHE, très-douce.

Mais oui, monsieur.

FRIDELSKOI.

Donnez-m'en une preuve ?

BERTHE.

Je n'ai aucune preuve à vous donner, moi.

FRIDELSKOI.

Si fait... — Tenez : (Enlevant la rose par un mouvement rapide, puis d'un ton suppliant) Laissez-moi cette rose ?

BERTHE, indignée.

Monsieur!

FRIDELSKOI, reculant.

Oh! pour une fleur!

BERTHE, avançant.

Rendez-la-moi.

FRIDELSKOI, suppliant et éloignant la fleur.

C'est si peu de chose!..

BERTHE, appuyant.

Je vous en prie, monsieur!

FRIDELSKOI, plus suppliant encore.

Non.

BERTHE, impérieuse.

Je le veux!

FRIDELSKOI, doux, mais net.

Jamais!

BERTHE, atterrée.

Ah!... (Comme cherchant du secours.) Si...., monsieur?... Voyons! (Elle éclate en sanglots.) Ah! que c'est lâche!

(Elle enfouit son visage dans son mouchoir et remonte pour sortir.)

(Vrillefert est entré et a vu. Berthe l'aperçoit, s'arrête et reste anxieuse, le visage contracté, en le voyant s'avancer lentement vers Fridelskoï, qui se croit seul et leur tourne le dos.)

(Fridelskoï reste un peu troublé par le départ de Berthe, puis il contemple la fleur, paraissant se consulter; puis par un geste il indique qu'il est résolu et il place la rose à la boutonnière de son habit.)

FRIDELSKOI, à lui-même.

Bah! Allons faire un tour au concert, l'homme de lettres a bien dû remarquer cette rose!...

(A ce moment Vrillefert passe son bras sous le sien.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, VRILLEFERT.

VRILLEFERT.

Dis donc. Ce n'est pas bien joli ce que tu fais là.

FRIDELSKOI.

Mais...

VRILLEFERT, après lui avoir enlevé la rose.

On ne fait pas pleurer les enfants !

(Et il tend la fleur à Berthe.)

BERTHE, avec une joie éclatante.

Ah !... (Puis, avec effusion, et lui envoyant un baiser.) Gardez-la.

(Elle se sauve.)

SCÈNE XIII

VRILLEFERT, FRIDELSKOI.

FRIDELSKOI, contenu.

Ah çà, par curiosité, quelle mouche te pique tout à coup ?

VRILLEFERT.

Je descends peut-être de don Quichotte... par Sancho. — C'est ta faute après tout : tu m'as développé un plan. J'y ai songé, moi, et au bout de quelque temps — tu vas rire ! — il m'est venu des scrupules. Que tu veuilles épouser cette enfant, ça m'est égal ; mais que tu tentes de la contraindre par des moyens... Non. Je ne veux pas tremper là dedans, même par la complicité du silence. (Sur un mouvement d'épaules de Fridelskoï.) Au surplus, mon intervention est discrète. Tiens, regarde ceci. C'est un petit portefeuille de 40 sous ; mais il contient les 50,000 francs que la princesse a placés chez moi, et je ne suis venu ce soir que pour les lui rendre.

FRIDELSKOI, très-troublé.

Hein ?

VRILLEFERT.

Qu'est-ce que tu veux? J'imite le diable, mon patron : je deviens vieux, je me fais... honnête homme !

FRIDELSKOI.

Nous ne sommes pourtant pas en carnaval.

VRILLEFERT, avec un mouvement.

Eh?... (Se maîtrisant.) Une querelle? Sans doute tu me l'as dit : « Une jeune fille est sitôt compromise ! » — Plus tard, l'ami ! La princesse partie, tout ce que tu voudras. Et si mes cheveux blancs te gênent... « la célèbre madame Ma, n'a point emporté son secret dans la tombe. » Tu choisiras la nuance. Mais jusque-là, non rien. — Si l'on entre, je t'embrasse.

(Applaudissements frénétiques dans la coulisse.)

FRIDELSKOI, à part et les dents serrées, après un moment de silence.

Ils l'auront voulu : le tout pour le tout.

(Vrillefert sort.)

SCÈNE XIV

FRIDELSKOI, CAMILLE, MADAME LECOINCHOIR, LE DOCTEUR, MADAME DOLORÈS, MADAME STRITZMANN.

(Explosion d'enthousiasme. Camille son violon à la main est félicité outre mesure, madame Lecoinchoir près de lui joue l'attendrissement, s'essuie les yeux, embrasse son fils et distribue des poignées de mains.

TOUS.

Bravo, bravissimo! — Délectable !

CAMILLE, modeste.

Messieurs... j'ai fait plaisir sans doute; mais!...

TOUS.

Délicieux ! Ah !

MADAME LECOINCHOIR.

Mon enfant !

LE DOCTEUR.

Quel génie !

MADAME LECOINCHOIR.

Il est sublime, pas vrai ?

LE DOCTEUR, lui serrant la main.

Heureuse mère !

MADAME LECOINCHOIR.

C'est de sa composition, cette balancelle.

LE DOCTEUR, prenant congé.

Compliments bien sincères, bien sincères ! Adieu, chère madame.

MADAME LECOINCHOIR, tout en serrant la main de madame Stritzmann.

Eh ! Attendez, docteur, il y a à souper.

LE DOCTEUR.

Ah ! vraiment ? Je reste. — Sublime !

FRIDELSKOI, à part.

En finiront-ils !

(Il fait signe à Camille.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, puis FELLAH-BEY.

(Madame Lecoinchoir est au centre d'un groupe qui se tient au second plan. — Sur un signe de Fridelskoi, Camille s'en détache et vient à celui-ci.)

FRIDELSKOI.

Quel est ce plan, que tu me proposais tout à l'heure?

CAMILLE.

Conter vos amours à l'oncle Moulinier.

FRIDELSKOI.

Mais...

CAMILLE.

Quoi? — Elle lit vos lettres, après tout! C'est bien assez pour ces gens-là; c'est si vêtilleux!

FRIDELSKOI.

Et tu irais?

CAMILLE.

Non : ma bonne mère. Sous le prétexte de... n'importe! Une souscription pour un noble enfant d'une terre étrangère. — Est-ce dit?

FRIDELSKOI.

Oui. — Quand?

CAMILLE.

Demain, si vous voulez.

FRIDELSKOI, fureur contenue.

Va. — Je l'adore; je la veux.

CAMILLE.

A la bonne heure!

(1) ((Fellah-Bey qui s'était mêlé au groupe aperçoit Camille et tout en venant à lui les deux mains tendues :)

FELLAH-BEY.

Voyez-vous la modestie! — Tenez, il se dissimule.

CAMILLE, à part.

A son tour!

FELLAH-BEY, avec une effusion excessive.

Permettez-moi de vous le dire, vous m'avez fait un sen-

(1) Supprimé à la représentation.

sible plaisir... délicieux... sublime! Vous permettez de vous le dire?

CAMILLE, raillant à froid.

De grâce!...

FELLAH-BEY, montrant son cœur.

Je l'avais là! Sublime, sublime!...

(Il remonte.)

CAMILLE, à part et raillant.

Il n'en croit pas un mot, ni moi non plus! Excellent cœur, le musulman!)

MADAME LECOINCHOIR, du groupe qui passe dans le salon du fond.

Mon bon fils, le souper...

CAMILLE.

On y va. — (Contemplant son violon avant de le mettre dans la boîte et avec un sourire dont la raillerie n'est pas sans une nuance de tristesse.) Quel drôle d'état tout de même!

ACTE QUATRIÈME

CHEZ THÉODORE MOULINIER, LE LENDEMAIN

Une sorte de salon qui sert d'atelier de peintore à Moulinier. C'est une de ces vastes pièces comme celles des vieilles maisons du Marais, très-hautes de plafond. Deux fenêtres au fond, hautes et larges. L'une d'elles est cachée par un rideau épais. L'autre n'a pas de rideaux ; vers le milieu, un morceau de serge verte cache le bas. Une grande cheminée, avec une horloge ancienne. Les murs sont boisés et peints en blanc, avec moulures. L'ameublement n'est pas homogène. Les siéges sont en bois peint en blanc et couverts en perse ; d'autres en tapisserie, d'autres en velours d'Utrech. Pas de canapé. Tables. Un vieux clavecin. Pas de tableaux. pas de plâtres. Une bibliothèque ; nombre de livres sur les tables. Des cartons à dessin appuyés au mur du fond. Dans le bon jour, un chevalet supportant un petit tableau. Auprès, une table dite : boite à couleurs. A quelques pas de Moulinier, Marianne, en tenue de femme du peuple, coiffée à la paysanne, ayant un fuseau à la ceinture, et, près d'elle, un rouet de campagne, tient la pose pour le tableau que Moulinier achève.

SCÈNE PREMIÈRE

MOULINIER, MARIANNE.

(Moulinier porte une vareuse grise sur son costume habituel. Marianne a son habillement de service : grand tablier en toile écrue, avec gorgerette.)

MOULINIER, après un moment.

Au diable ! je ne suis pas en train !

MARIANNE.

Vous êtes malade, monsieur ?

MOULINIER.

Non, ma bonne Marianne; je suis agacé, voilà tout.

MARIANNE.

Vous devriez sortir un peu; ça vous ferait du bien.

MOULINIER.

Où voulez-vous que j'aille?

MARIANNE.

Quand ce ne serait que chez Samuel, le marchand de tableaux, qui est venu ce matin et que vous n'avez pas voulu recevoir.

MOULINIER.

Que voulait-il?

MARIANNE.

Acheter votre tableau de l'Exposition.

MOULINIER.

Un autre jour!

MARIANNE, rangeant.

Vous savez que vous n'avez plus guère d'argent?

MOULINIER.

Ah! Il faut y aller, en ce cas. (A lui-même). Cette existence! Je n'ai même pas les moyens de rager à mon aise, ça ne sera donc jamais fini? Et il y en a qui veulent que nous passions successivement par toutes les étoiles du firmament!... Je le veux bien, moi; mais... quel ouvrage!

MARIANNE.

Savez-vous si Paul dîne ici, aujourd'hui?

MOULINIER.

Je ne le sais pas. Il n'a rien dit en partant, ce matin?

MARIANNE.

Non. Il avait un drôle d'air.

MOULINIER, à part.

L'air ingrat !

MARIANNE.

Il a tourné autour de moi, j'ai cru qu'il allait entrer chez vous, et puis il a regardé sa montre et il est parti.

MOULINIER, à lui-même.

J'ai envie de me sauver en province, dans quelque trou..., je ne le gênerai pas.

MARIANNE.

Voilà du monde, monsieur.

MOULINIER, ému.

Paul ?

MARIANNE.

Il ne frapperait pas.

MOULINIER, à lui-même.

Qui est-ce qui vient me déranger ? (Haut.) Entrez. (Le maestro paraît.) Vous !... Entrez, monsieur.

(Marianne sort.)

SCÈNE II

MOULINIER, LE MAESTRO, puis MARIANNE.

MOULINIER.

Vous êtes seul ?

LE MAESTRO, ému.

Oui, monsieur. A l'issue de l'audition, j'ai prié votre neveu d'aller jusque chez l'éditeur, pour achever la rédaction du traité relatif à la publication du *Second Faust*. J'avais besoin de vous voir.

MOULINIER.

Moi ?

LE MAESTRO.

J'avais besoin de vous parler, à vous, seul... aujourd'hui.

MOULINIER.

A quel sujet?

LE MAESTRO.

J'ai vu votre neveu, hier soir, après... ce qui s'est passé entre vous et lui...

MOULINIER.

Il vous a dit...?

LE MAESTRO.

Tout.

MOULINIER, rudement.

Eh bien? — Ah! tenez, je vous le dis tout net; je n'aime pas qu'on se mêle de ce qui ne regarde que moi. Je lui ai dit ce que j'avais à lui dire, pour lui, pour tous deux. Mais mon dévouement certain et ma raison ne sauraient lutter victorieusement contre les... séductions diverses qui l'attirent et finiront sans doute, par l'éloigner de sa voie, et aussi, je ne le mâche pas! de son devoir.

LE MAESTRO, doucement.

Mais...

MOULINIER.

Je le connais, il a la vue courte, et je crois qu'en outre il se laisse mettre un bandeau sur les yeux; bandeau de fleurs peut-être qui ne l'aveugle que plus. Et puis... que j'aie le droit ou non de me défier, j'ai de la défiance, et je le dis. Si cela déplaît, j'en suis fâché!...

LE MAESTRO.

Je vous en prie, monsieur, ne vous méprenez pas sur mon attitude; elle est infiniment plus humble que vous ne pouvez l'imaginer.

MOULINIER.

Vous avez tort. Au total, ce que j'ai pu dire à Paul n'y a fait ni chaud ni froid, vous devez être satisfait.

LE MAESTRO.

Je pourrais l'être, en effet, si ce que vous pensez de moi et de... nous, était vrai.

MOULINIER.

Que pouvez-vous savoir de ce que je pense ?

LE MAESTRO.

Votre ton, à mon égard, le dit assez. C'est par suite d'un plan habilement conduit, pensez-vous, que votre neveu s'est épris de ma belle-fille? Je l'ai ébloui, nous l'avons capté. — Ah! je ne me plains pas pour moi, allez; je ne proteste même pas; il est permis à tout le monde de suspecter ma loyauté, puisque j'ai une lâcheté dans ma vie.

MOULINIER.

Vous?

LE MAESTRO, *fébrile.*

Vous ne saviez pas cela? Eh bien, il faut...

MOULINIER.

Je ne vous demande rien.

LE MAESTRO.

Pardon. Je veux vous le dire, moi; vous devez tout savoir: votre neveu l'ignore peut-être; à vous de le lui apprendre; je ne veux tromper personne.

MOULINIER, *frappé.*

Vous m'effrayez. Qu'avez-vous donc fait ?

LE MAESTRO, *très-ému.*

Un jour que je mourais de faim, il s'est trouvé un homme qui m'a sauvé la vie, en m'ouvrant son cœur et sa maison. Il m'a nourri, il a patronné mes débuts, il m'a aimé... moi, j'ai déshonoré son toit. Vous le voyez, je n'ai aucun égard à

réclamer pour moi, et je ne fais valoir aucune excuse. Mais... Berthe? que vous a-t-elle fait? Rien. Mon indignité ne réagit pas sur elle, ce n'est pas ma fille. Pourquoi la flétrir d'une défiance?

MOULINIER.

Mais, je ne dis pas que...

LE MAESTRO.

Allons! vous croyez qu'elle m'a aidé à séduire votre neveu. Ah! jugez-moi aussi durement que vous voudrez. Puisque j'ai conscience de mon action, j'aurais dû me brûler la cervelle, n'est-ce pas? Que voulez-vous! je n'ai pas osé. Le voile, en tombant de mes yeux, me laissa voir, à la fois, et mon ignominie et une enfant, un pauvre être pur et gracieux, qui risquait de tourner à mal, si je l'abandonnais. On était en train de la ruiner. On la laissait grandir, au hasard, dans un monde dont les élégances dissolvantes avaient fait sombrer ma conscience, dans un milieu où les notions du bien et du mal sont à l'état confus, où tout s'explique et s'excuse par l'indépendance des sentiments, la passion idéale et la poésie! J'eus peur pour elle. Sans prétendre rien réparer, je résolus de la soustraire à une destinée menaçante d'écueils, de chutes peut-être, et je me plaçai entre elle et cette fange, afin de l'en préserver. Le reste de ma vie fut voué à cela, à cette enfant. J'épurai l'air qu'elle respirait, je lui fis un cœur et une intelligence; j'ai appris l'honnêteté pour la lui enseigner. Et je n'ai reculé devant rien. J'aspirais à l'ombre, au silence; les circonstances me plaçaient en pleine lumière, j'y suis resté, quitte à ce qu'on vît ma honte, mais je demande grace pour elle!

MOULINIER.

Vous allez trop loin, monsieur, je...

LE MAESTRO.

C'est que vous êtes si superbes et si défiants vous autres, qui avez toujours suivi le droit chemin! A tout prendre, c'est le plus facile. Et vous le sauriez bien, si, après vous en être écartés, vous entrepreniez d'y reparaître dans l'attitude de la brebis galeuse! Allez! c'est dur!..... (Montrant le ciel.) Le père, lui, il tue le veau gras pour fêter le retour du fils prodigue; vous autres..., vous l'accablez de votre orgueil. Et vous parlez de sens moral! Êtes-vous bien sûrs de n'en pas man-

quer, quand vous soupçonnez une enfant? La pauvre fille! je parais vous la jeter à la tête, c'est vrai, mais je n'ai pas combiné de plan, j'ai seulement caressé de beaux rêves : j'espérais tant la mettre à jamais à l'abri, en la plaçant aux côtés d'un honnête homme! Vous la repoussez, soit! Sa robe a été frôlée par la pire espèce de gens, c'est possible; mais blanche, elle était cette robe, et blanche elle est restée! Voilà pourquoi j'ai vécu, monsieur.

(Moulinier, l'œil baissé, reste silencieux et absorbé par l'émotion.)

MOULINIER, à part.

Diable d'homme!...

LE MAESTRO, autre mouvement.

Tenez, mon affection et mon respect pour elle m'entraînent. Je ne dois pas me révolter, puisque je ne suis venu que pour vous supplier. J'en prends Dieu à témoin, elle ne sait rien de ceci. Dites tout à Paul; mais qu'il soit libre de décider.—Vous faut-il des garanties? Je suis prêt à vous les donner toutes. Sa mère retournera en Pologne; moi, je disparaîtrai... pour toujours. Voulez-vous que je mette un obstacle insurmontable entre elle et nous? Je m'attirerai son dégoût; je lui dirai que j'ai trahi son père...

MOULINIER, épouvanté.

Non, monsieur, non!... jamais! (Léger silence.) La solitude rend égoïste, et le discernement s'altère... D'ailleurs, vous m'avez troublé. Je ne trouve pas à vous dire ce que je voudrais. Tenez, soyez demain chez vous, je vous prie.

LE MAESTRO.

Chez moi?

MOULINIER.

Oui, à trois heures.

LE MAESTRO.

Bien, monsieur; je vous attendrai.

(Marianne traverse la scène.)

MARIANNE.

Voilà Paul qui rentre, monsieur. (Elle sort.)

MOULINIER.

Ne le voyez pas; vous avez les yeux rougis; sortez par ici.

(Le maestro un peu chancelant, comme étourdi par l'émotion, prend son chapeau et va pour sortir.)

MOULINIER, sur la porte.

Vous ne me donnez pas la main?

LE MAESTRO.

Je n'osais plus.

MOULINIER, lui serrant la main.

A demain.

(Le maestro sort.)

SCÈNE III

MOULINIER, puis PAUL, puis MARIANNE.

MOULINIER, seul.

Le malheureux!... Il a raison; nous sommes trop fiers, trop orgueilleux!

(Paul entre. Voyant que Moulinier est seul, il paraît un peu contraint à cause de la scène de la veille.)

PAUL.

Tiens... Le maestro n'est pas avec toi?

MOULINIER.

Il est venu et reparti.

PAUL.

Il sera rentré chez lui. Nous y avons rendez-vous dans une heure, avec son éditeur.

(Léger silence.)

MOULINIER.

Ah çà, nous n'allons pas nous faire la mine, hein?

PAUL, avec entrain.

Je ne la fais pas, moi; je viens t'embrasser. Je suis si content, si tu savais! Nous aurons un succès, mon oncle, un grand succès. Tu verras comme j'ai bien travaillé! j'étais comme ivre, moi, tout à l'heure... Je n'ai pas osé te le demander, ce matin; mais tu aurais dû venir à cette audition...

MOULINIER

Pauvre gamin! je t'ai donc bien brusqué, hier?

PAUL.

Bah! c'est fini.

MOULINIER.

Non; ce n'est pas fini, j'étais idiot.

PAUL, riant.

Ah! mon oncle!

MOULINIER.

Idiot! — Mais on pense vite, quand on a le cœur gros, et je vois que je voulais te faire faire fausse route. Est-ce que le talent vaut un ménage et tous les radieux commencements de la famille : les fiançailles, la vie à deux, des enfants! Vois, j'ai tout dédaigné pour mon art; il ne m'a même pas procuré un ami. C'est juste! j'ai travaillé, oui; mais pour qui?... pour moi, toujours pour moi!... L'âge est venu, et édifié sur bien des choses, je suis à cette heure, comme ce bambin qu'on envoyait depuis peu à l'école, et à qui un ami de la maison demandait : « Que fais-tu là, tout le jour, mon petit ami? — « Moi, monsieur? répondit l'enfant..., j'attends qu'on sorte. »

PAUL.

Tu n'espères plus?

MOULINIER.

Quoi donc? — Non, mon ami, « j'attends qu'on sorte! » Et tu as raison, toi, mon cher enfant, ne fais pas comme moi, ne vieillis pas seul, va; assemble autour de toi, plutôt, tout un monde aimable à qui te sacrifier! Toute la vie est là.

PAUL, doucement.

Il faudra te tenir tout près de nous...

MOULINIER.

Pourquoi faire?

PAUL.

Pour m'apprendre le sacrifice.

MOULINIER.

Flatteur! — Ah çà, tu l'aimes donc..., là... hein?

PAUL.

Ah! si tu savais!... si tu savais!

MOULINIER, souriant.

Gamin! — Au fait, tu es bienheureux, toi.

PAUL.

Tu n'as donc pas aimé?

MOULINIER.

Qui ça?

PAUL.

Une jeune fille.

MOULINIER.

Dans les arts?... On ne tient pas cet article-là. — Il te fallait pour en découvrir une!

PAUL, radieux.

Alors, c'est dit?

MOULINIER.

C'est dit! — En voyant le maestro tout à l'heure, rappelle-lui que je vais demain chez lui.

PAUL.

Pour...?

MOULINIER.

Lui demander officiellement sa belle-fille, pour toi.

PAUL, ravi.

Tu iras!...

MOULINIER.

Avec toi, si tu veux.

PAUL, ravi.

Ah! tu es...

MOULINIER, l'interrompant.

Chut!

PAUL.

Quoi?

MOULINIER, appelant.

Marianne, ma redingote, je vous en prie.

(Marianne entre apportant ce vêtement qu'il endosse tout en parlant.)

PAUL.

Où vas-tu?

MOULINIER.

Ton traité signé, reviens ici m'attendre. Je vais toucher de l'argent. Je te prends au passage, et nous allons dîner ensemble dans quelque cabaret à la campagne, en regardant les bourgeons vert-pâle, que le soleil d'avril va faire éclater. Nous causerons du passé, qui s'éloigne si vite, et, tout en foulant l'herbe qui pointe à peine, nous parlerons de ta mère que j'aimais tant, et de tous ceux qui sont partis trop tôt, pour te crier : courage et applaudir à ton premier succès. — A tantôt!

(Il sort.)

SCÈNE IV

PAUL, MARIANNE.

PAUL, enchanté.

Ah! mais, ah! mais... le roi n'est pas mon cousin, aujourd'hui!

MARIANNE.

Qu'est-ce que vous avez, monsieur?

PAUL.

Tiens donc!... je suis heureux.

MARIANNE.

A cause?

PAUL.

Faut-il vous le dire? je me marie, Marianne.

MARIANNE, incrédule.

Vous?

PAUL.

Oui.

MARIANNE.

Allons!

PAUL.

Pourquoi pas?

MARIANNE.

Un auteur?...

PAUL, riant.

Eh bien?

MARIANNE.

Pardon... Je croyais que dans ces états-là...

PAUL.

On faisait vœu de chasteté? Non, ma fille!

MARIANNE.

Vous épousez une actrice, alors?

PAUL.

Une princesse, madame, une princesse que j'aime, qui est

la plus belle du monde, et dont vous gâterez les marmots. Ah! que c'est bon de vivre, et je suis si enchanté d'être au monde, que je défie le diable de...

MARIANNE.

Il ne faut pas dire ça, monsieur; ça porte malheur...

(On frappe deux coups secs à la porte, Paul tressaille.)

MARIANNE.

Entrez.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME LECOINCHOIR.

PAUL, riant.

Ouf! Elle m'a fait peur, la bonne dame.

MARIANNE.

Vous avez cru que c'était le diable?

PAUL.

Non; le malheur.

MADAME LECOINCHOIR, coiffée d'une toque, et en taille.

Si je suis importune, je vous en supplie, dites-le!

PAUL.

Pas du tout, madame, entrez; asseyez-vous.

MADAME LECOINCHOIR.

Je me suis dit qu'entre artistes, on peut se présenter sans cérémonies...

PAUL.

Voulez-vous prendre quelque chose?

MADAME LECOINCHOIR.

Ah! que de grâces! Merci! — Je pensais rencontrer le bon M. Moulinier.

PAUL.

Vous pouvez l'attendre, madame : il est allé faire une course ; mais il ne...

MADAME LECOINCHOIR.

Il est allé faire une course ? Voyez ! voyez ! Ah ! le grand artiste ! et puis ! si excellent cœur !

PAUL, riant.

Est-ce donc à l'excellence de son cœur que vous avez dessein d'adresser... ?.

MADAME LECOINCHOIR.

Une petite requête !

PAUL.

S'il vous est plus commode que je la lui transmette...

MADAME LECOINCHOIR.

Vous ?.. Vous daigneriez... (A part.) Au fait, l'un ou l'autre, c'est la même chose ! (Haut.) Eh ! mon Dieu ! vous êtes jeune, vous êtes bon... Il s'agit d'une infortune à soulager.

PAUL, riant.

Ah ! vous tombez bien. C'est un beau jour aujourd'hui.

MADAME LECOINCHOIR.

Ah !

PAUL.

On a, ici, de la joie à revendre, et l'on ne demande pas mieux que d'en procurer aux autres.

MADAME LECOINCHOIR, à part.

Cet innocent ! et moi qui... c'est dommage !

PAUL.

Dites donc.

MADAME LECOINCHOIR, à part.

Ce n'est pas ma faute, après tout ! (Haut.) C'est encore un noble enfant d'une terre étrangère ! persécuté, misérable ! Il est

venu me trouver... à peine de vêtements! pas rasé!.. les mains sales! Ça fait de la peine; comprenez! — Alors j'ai eu idée d'une petite loterie.

PAUL.

Pour lui acheter du savon?

MADAME LECOINCHOIR.

Ah! le malicieux!

PAUL.

Allez toujours! — Ce sont des billets que vous venez offrir?

MADAME LECOINCHOIR.

Des billets! il y en a deux cent cinquante à seulement deux francs et demi. — Mais, comprenez! Je n'ai pas de lots!

PAUL, riant.

Mon Dieu! A cela près!...

MADAME LECOINCHOIR, naïve.

Pardonnez! il en faut. — Bien peu de personnes prendraient des billets, sans cela; au surplus, au moment du tirage, on peut... choisir... les gagnants; comprenez! — Mais il faut toujours quelques lots, et, dam! « Le bon M. Moulinier, il donnera peut-être un petit dessin, j'ai pensé, un petit croquis? » Voyez, de-ci, de-là, un petit quelque chose, et... c'est une si intéressante misère. Si vous le voyiez, le visage pâle, de longs cheveux... pas peignés!..

PAUL.

Ah! Pourquoi?

MADAME LECOINCHOIR.

Comprenez : si loin de la patrie!

PAUL.

Il ne veut pas se peigner sur la terre étrangère! C'est d'une belle âme!

MADAME LECOINCHOIR, pâmant.

Quel esprit! écoutez, quel esprit! admirable!

PAUL.

Prenez garde, madame, vous me brûlez le nez!

MADAME LECOINCHOIR, avec l'accent d'une profonde sincérité.

Que voulez-vous! nous autres Italiens.... la franchise! Elle m'a déjà fait bien du tort. Tenez, actuellement, je suis presque brouillée avec M. de Fridelskoï; comprenez-vous?

PAUL, très-rondement.

M. de Fridelskoï n'aime pas la franchise?

MADAME LECOINCHOIR.

Il l'aime, si vous voulez, lorsque c'est lui qui en use envers les autres. Mais dam!... quand je vois toutes ces petites choses, qui se passent en catimini, je ne peux pas me retenir.

PAUL.

Vous devez avoir fort à faire!

MADAME LECOINCHOIR.

Ne croyez pas que je suis d'une pruderie intolérante, cependant!

PAUL.

Dieu m'en garde!

MADAME LECOINCHOIR.

Mais je dis : quand on serre la main d'un homme qui vous invite à dîner, qui vous fait politesse, sa famille, sa maison, tout est sacré. La plus petite chose... c'est trahir l'hospitalité. Voilà ce que pense, et je le lui ai dit.

PAUL.

Vous avez dû bien l'étonner!

MADAME LECOINCHOIR.

Je l'ai fâché! Sans doute, il peut répondre : « C'est l'amour qui m'entraîne!.. »

PAUL, moitié à lui-même, riant.

Oui!

MADAME LECOINCHOIR.

« Je suis d'accord avec la personne... »

PAUL, même jeu.

Comment donc!

MADAME LECOINCHOIR.

« Elle reçoit mes lettres... »

PAUL, même jeu.

Avec plaisir! — Ce doit être suave!

MADAME LECOINCHOIR.

Mais tout cela n'excuse rien : je n'aime pas le catimini! Voilà!

PAUL, plus gai.

Diable! Vous voudriez qu'il criât par-dessus les toits qu'il est au mieux avec...?

MADAME LECOINCHOIR.

Certainement! — Nous autres Italiens...

PAUL.

Je le vois, vous aimez les situations nettes.

MADAME LECOINCHOIR.

Absolument! Puisque après tout, c'est... comment dites-vous? Ah! c'est pour le bon motif...

PAUL, surpris, puis riant ouvertement.

Pour le bon ?.. Effectivement! après la mort de Casimir.. Ah! c'est égal, vous autres Italiens, vous allez peut-être un peu loin dans la franchise.

MADAME LECOINCHOIR, à part.

Casimir?

PAUL, même gaieté jusqu'à la fin.

Excusez-moi, madame; mais l'idée est véritablement joyeuse!

MADAME LECOINCHOIR, à part et apitoyée.

Il croit que je parle d'Ernestine, le pauvret !...

PAUL, prenant son chapeau.

Ah ! l'étrange « bon motif ! » Je vous quitte à regret, je vous assure, mais je suis attendu. Mon oncle ne tardera plus d'ailleurs.

MADAME LECOINCHOIR, à part.

Cette gaieté, cette confiance !

PAUL.

Tenez, contez-lui cela, à mon oncle ; il n'en sera que mieux disposé en faveur de votre proscrit. (Sortant.) Les drôles de gens !.. (Il sort en riant.)

SCÈNE VI

MADAME LECOINCHOIR, seule.

Que voulez-vous que je vous dise? Il m'a émue ! C'est ridicule ; mais... je n'ose plus... Oh ! non, je n'ose plus ! aussi... je vas envoyer le petit !... (Avec une sorte de crainte comique.) C'est lui qui ne va pas être content ! mais comprenez ! Ce jeune homme... Ah ! il ne m'aurait pas déplu, jadis !... (Se résumant.) Il ne m'aurait pas déplu !...

SCÈNE VII

MADAME LECOINCHOIR, MOULINIER.

MOULINIER, du dehors.

Oui, Marianne, oui, je sais qu'on m'attend. (A une autre personne.) Entre dans ma chambre, je te préviendrai. (Entrant.) J'ai rencontré mon neveu, madame, et je ne demande pas mieux que de participer à votre bonne œuvre.

MADAME LECOINCHOIR, touchée et à part.

Ils y croient ! ces bonnes gens !...

MOULINIER.

Mais ce que j'ai à offrir est un peu volumineux. Si je vous l'envoyais?

MADAME LECOINCHOIR.

N'en prenez pas la peine. Le petit passera.

MOULINIER.

Quel petit? Ah! votre « bon fils! » Envoyez-le donc. Si je suis sorti...

MADAME LECOINCHOIR, vivement.

Vous sortez bientôt?

MOULINIER.

N'importe, Marianne remettra l'objet.

MADAME LECOINCHOIR, à part.

Et bien, ça me chiffonne! S'il se pouvait que le petit arrivât trop tard!... Allons!(Haut et d'un ton beaucoup plus réservé.) Merci, monsieur, Dieu vous le rende! Adieu!...

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

MOULINIER, puis VRILLEFERT.

MOULINIER, à lui-même.

Ce n'est peut-être que stupide, ces gens-là; ils s'aident entre eux, du moins!... (Allant ouvrir la porte de sa chambre.) Tu peux venir, elle est partie.

VRILLLEFERT.

C'est bien sûr?

MOULINIER.

Tu as donc peur?

VRILLEFERT.

Non. Mais il y a là, tout un passé...

MOULINIER.

D'effluves...?

VRILLEFERT.

Diverses! très-diverses! Sans elle, j'aurais tourné autrement.

MOULINIER.

Eh bien, voilà la condamnation de ce que tu me disais en venant. Tu vois où l'on en arrive, et tu veux que Paul reste garçon?

VRILLEFERT.

Ce n'est pas la même chose.

MOULINIER.

Laisse-moi donc tranquille! Tu n'étais pas une bête, jadis; tu avais déjà du talent quand Calamatta nous apprenait la gravure; mais tu as rencontré...

VRILLEFERT.

Dalila!

MOULINIER, souriant.

Elle trouvait que la gravure n'était qu'un état, elle te voulait artiste!

VRILLEFERT.

Et j'ai fini par être photographe après avoir passé par la Bourse, les assurances sur la vie, les brevets d'invention et la régie d'un manége. — Ah! qu'on est bête, quand on est jeune, de se laisser englober par des femmes qui...

MOULINIER.

Ne te plains donc pas : il y en a qui les épousent.

VRILLEFERT.

C'est pourtant vrai.

MOULINIER.

La vengeance! Et le bon intérieur! Et comme c'était bien la peine de railler le foyer conjugal, pour finir par s'en faire une parodie, où les anciens amis n'osent venir s'asseoir, crainte d'oublier qu'il ne faut plus tutoyer madame! Te souviens-tu comme on disait : « l'artiste marié n'est plus qu'un bourgeois. » — O les grandes duperies! Est-ce que le génie y voit moins clair, parce que, de l'autre côté de la lampe, une honnête femme berce un enfant?

VRILLEFERT.

Tu as peut-être raison, mon vieux Théodore ; mais il faut croire que tu m'as fait des cachotteries.

MOULINIER.

Moi?

VRILLEFERT.

Il y a trente ans que tu aurais dû me dire cela.

MOULINIER.

Si je l'avais su, je ne me serais pas mis dans le cas d'aller seul au cimetière.

VRILLEFERT.

Tu n'iras pas seul, mon ami ; je t'y conduirai, moi.

MOULINIER.

Pour dire « quelques paroles recueillies? » Je te remercie bien. — Mais quant à Paul, vois-tu, il n'est pas de notre génération, et puis, c'est un gaillard...

VRILLEFERT.

Possible! Ce que je t'en disais tout à l'heure, ce n'est pas contre l'idée qu'il a de se marier...

MOULINIER.

C'est contre la jeune fille qu'il a choisie?

VRILLEFERT.

Je n'ai rien à dire contre elle, la pauvre fille!

MOULINIER.

Alors?

VRILLEFERT.

Tu es bon, toi ! C'est très-embarrassant de formuler une opinion, qui n'est basée que sur des nuances... de détails... On pressent certains inconvénients; mais c'est le diable s'il faut préciser ; les faits manquent, et malgré la conviction intime, on n'ose... on craint de se tromper.

MOULINIER.

Si tu crois être clair !...

VRILLEFERT.

Il n'y a rien de clair dans tout cela, malheureusement. Mais, en fin de compte, la princesse a dessein de marier sa fille en Pologne, et pour toutes deux, pour Paul, pour tout le monde, cela vaudrait beaucoup mieux, je crois.

MOULINIER.

Voyons, ce n'est pas moi qui suis amoureux, s'il y a quelque chose de grave, tu peux et tu dois me le dire.

VRILLEFERT.

Je ne sais pas si c'est grave, moi. Comme tous les convertis de fraîche date, je puis exagérer le zèle et la susceptibilité, être plus royaliste que le roi. Mais enfin, on dit...

MOULINIER.

Ah! « On dit !... » qui ? Casimir?

VRILLEFERT.

Casimir et...

MOULINIER, avec entrain.

Et Ernestine, et le docteur Papeillans, et toute la séquelle des bons amis de la princesse ! Tout ça, vois-tu, des « excellents cœurs ! » Tiens-toi tranquille, va, mon vieux. Paul est de ceux qui dominent toutes les situations de la hauteur de leur loyauté. Sans y prendre garde, il aura laissé percer ses dispositions secrètes à l'égard de la belle-fille du maestro. Landerneau s'en émeut. Sait-on, dans ce margouillis obscur,

quels piètres intérêts ce mariage peut déranger ? Crois-moi, ne me dis rien de ces ragots. On est heureux ici, on est confiant dans l'avenir, et puisqu'au total, nous sommes sûrs de nos intentions, le mieux est de nous en remettre tous à la grâce de Dieu!

VRILLEFERT.

Ainsi...

MOULINIER.

N'en parlons plus. Occupons-nous plutôt de toi, qui es le plus en peine, et qu'il est urgent de tirer de passe.

VRILLEFERT.

Soit! — Mais difficile, cela, mon bon Théodore!

MOULINIER.

Bah! écoute. — Tu te rappelles mon tableau de l'Exposition?

VRILLEFERT.

Oui.

MOULINIER.

Eh bien, mon ami, il va me mener à la gloire.

VRILLEFERT.

Et tu me protégeras?

MOULINIER.

Tu vas voir. — A ce qu'il parait, un jeune homme, qui est surnuméraire à la Ville, après avoir découvert mon tableau, eut la fantaisie d'en faire un compte rendu. Il vantait, là dedans, la chaleur des tons, la pureté du dessin, et puis... le « flou »... Sais-tu ce que c'est, toi?

VRILLEFERT.

Le « flou? » — Non.

MOULINIER.

Moi non plus. Mais j'en aurai mis sans m'en apercevoir. Ça ne serait rien d'ailleurs. Mais il parait qu'il avait encore vanté la « morbidesse des contours. »

VRILLEFERT.

Eh bien?

MOULINIER.

Eh bien, eh bien! cela a froissé la conviction d'un de ses amis, qui est surnuméraire aux Finances. Il est venu, il a analysé mon tableau et il a dit : — « Où donc, où donc, de la morbidesse?... Il n'y en a pas! il n'y en a jamais eu! » Tu penses bien que le premier n'a pas été content, et qu'il a répliqué : — « Ah! il n'y en a pas! Je suis visionnaire, alors? Si vous ne la voyez pas, la morbidesse, vous êtes un âne, voilà tout! » Dam! mets-toi à la place de l'autre. Il n'était pas content non plus. — « C'est comme ça, reprit-il. Eh bien, puisque vous voulez en voir, de la morbidesse, il faut croire que vous y avez votre intérêt. Ah!... » Là-dessus, les amis interviennent.

VRILLEFERT.

Pour arranger l'affaire.

MOULINIER.

Juste! Et comme de raison, ils ont failli les faire se battre.

VRILLEFERT.

Pour la morbidesse?

MOULINIER.

Parfaitement! Ce que voyant, Samuel a flairé une affaire. Grâce à tout ce bruit, mon tableau est devenu célèbre, il veut le faire graver, et son premier mot, tout à l'heure, a été : — « Combien en voulez-vous? » J'hésitais, alors il m'a dit : — « Faisons un compte rond, je vous en donne quatre cent cinquante francs sur table. » Ça m'a tenté, j'ai dit oui et il m'a compté, séance tenante, quatre cent vingt-trois francs soixante-quinze!

VRILLEFERT.

Tu disais quatre cent cinquante?

MOULINIER.

Oui! un compte rond. Seulement, à ce qu'il paraît, il y a

l'escompte... c'est comme le « flou, » je ne sais pas ce que c'est.

VRILLEFERT.

Il t'a enfoncé.

MOULINIER.

Eh! non, puisque j'ai mis pour condition que je choisirais mon graveur.

VRILLEFERT.

Eh bien?

MOULINIER.

Eh bien... tu sais graver, toi.

VRILLEFERT, *ému.*

Tu as pensé à moi?

MOULINIER, *se raidissant.*

Ce n'est pas une affaire d'État. Ne vas-tu pas pleurer, grande bête! On a commencé ensemble, c'est bien le moins qu'on s'en souvienne... « quand la bise est venue. » Voyons, voyons, secouons-nous. Dîne avec nous. Au dessert, nous tirerons une barre : la vie recommence avec une aurore riante à l'horizon, faisons-lui bonne mine.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE.

Monsieur, il y a là un petit bonhomme qui demande à vous parler.

MOULINIER.

Un petit bonhomme? C'est juste, je l'oubliais celui-là. (*A Vrillefert.*) Retourne dans ma chambre, j'en ai pour un moment. (*A Marianne.*) Il est là?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

MOULINIER, s'adressant au dehors.

Entre, mon garçon.

SCÈNE X

CAMILLE, MARIANNE, MOULINIER.

CAMILLE, à part.

Ah! il n'est pas sorti!

MOULINIER.

Tenez, Marianne, donnez donc, je vous prie, un coup de plumeau à ce tableau-là. Ce petit va l'emporter.

CAMILLE.

Ce n'est pas la peine, monsieur Moulinier.

MARIANNE.

Il est couvert de poussière.

CAMILLE.

Ça ne fait rien, je ne le prendrai pas.

MOULINIER.

Il n'est pas assez beau?

CAMILLE.

Je ne l'ai pas vu, seulement. Mais c'est inutile de le déplacer.

MOULINIER.

Parce que?

CAMILLE.

Il n'est plus question de la loterie.

MOULINIER.

Ah! le noble enfant d'une terre étrangère...?

CAMILLE.

Ce n'était qu'un prétexte.

MOULINIER.

En vue de?

CAMILLE.

En vue de vous parler.

MOULINIER.

A moi?

CAMILLE.

Oui, à vous.

MOULINIER, défiant.

Ah! tu as à me parler... (A part.) Je n'ai que du ruolz, heureusement!...

CAMILLE.

Ah! allez, ce n'est pas long à vous dire, et si vous avez un moment...

MOULINIER.

Voyons cela. Laissez le tableau, Marianne, merci.

CAMILLE, à part, pendant que Marianne sort.

Ouf! j'en ai chaud tout de même! Bah! ce n'est pas un homme à me battre!...

SCÈNE XI

CAMILLE, MOULINIER.

MOULINIER, venant à lui.

Écoute bien, mon petit. Je ne te cacherai pas une minute de plus que tu ne m'inspires par toi-même, qu'une considération et une confiance médiocres. Or, il y a du louche dans ta visite. Eh bien, si tu es venu avec l'intention de me servir un plat de ta façon, réfléchis... Il est encore temps d'y renoncer, mon bonhomme.

CAMILLE, souriant.

Vous vous méfiez de moi, monsieur Moulinier, ça se conçoit. Pourtant, il ne faut pas être trop sévère non plus. Qu'est-ce que je suis, moi? Le fils d'un drôle d'homme... je ne dis rien de ma mère, remarquez! Mais l'état que je fais n'est pas commode, et parfois, dam! il faut bien se défendre... Ah! n'ayez pas peur, je ne veux pas vous attendrir. Toutefois, si peu que je vaille, je rougirais de vous jouer un tour, à vous.

MOULINIER.

Pourquoi?

CAMILLE.

Vous ne m'avez jamais fait de mal, au contraire! Et puis... là, vrai... vous n'êtes pas assez fort!

MOULINIER.

C'est de la pitié, alors.

CAMILLE, souriant.

Peut-être bien un peu! mais ne vous blessez pas. Vous êtes un des hommes que j'estime le plus.

MOULINIER.

Je n'ai pas de monnaie, mon ami; tu repasseras.

CAMILLE.

Êtes-vous assez méfiant!

MOULINIER, parodiant.

« Je crains tout, cher Abner, et j'ai mille autres craintes. »

CAMILLE.

Soit!

MOULINIER.

Dis donc ce qui t'amène.

CAMILLE.

Ah! ce n'est plus la peine.

MOULINIER.

Parce que?

CAMILLE, jouant serré, et après un moment.

Parce que je vois bien que j'en suis pour mon bon mouvement. Excusez-moi de vous avoir dérangé, monsieur Moulinier.

MOULINIER.

Tu t'en vas, comme ça?

CAMILLE.

Dam! je n'ai pas le droit de vous forcer à souffrir que je vous donne un bon avis.

MOULINIER.

Voyons, en deux mots, que veux-tu?

CAMILLE, brusque.

Eh bien, on vous tend un traquenard, voilà tout. Et j'ai cru bien faire en essayant de vous prévenir. Mais... vous vous imaginez peut-être que je vous demande de m'avoir de l'obligation! je ne vous demande rien, moi. Par hasard, vous êtes un brave homme, sans défense, un peu myope... Eh bien, c'est conscience de vous laisser donner dans le panneau, sans vous crier : casse-cou. Je n'en cherche pas plus long.

MOULINIER.

Et qu'est-ce que ce traquenard?

CAMILLE, susceptible.

Ah! vous n'y croyez pas; bonjour!

MOULINIER.

Je crois, du moins, à ta bonne intention. Dis-moi tout.

CAMILLE, à part.

Il est dur à manier! (Haut.) Vous avez reçu la visite du maestro, ce matin.

MOULINIER, frappé.

Le maestro!

CAMILLE.

Ah! il ne faut pas lui en vouloir, à lui. Ce bon vieux-là, il a

une idée qui l'éblouit, une belle idée, du reste, et il ne se doute de rien. Croyez ce qu'il vous a dit, monsieur Moulinier, je m'en porte garant, il était sincère.

MOULINIER.

Mais?

CAMILLE.

Mais, en vous offrant sa belle-fille, il vous fait risquer gros; à votre neveu surtout, à qui je ne m'intéresse guère, à cause de son air un peu cassant, — vous voyez que je suis franc! — mais qui est un brave garçon, après tout. Je vous le répète, le pauvre maestro est à cent lieues de supposer que...

MOULINIER.

Quoi?

CAMILLE.

Enfin...

MOULINIER.

Nous sommes entre hommes, achève.

CAMILLE.

Enfin, que sa belle-fille n'est pas mariable, comme on dit.

MOULINIER.

A cause?

CAMILLE.

Vous m'entendez bien... des amourettes, des billets doux... En somme, des enfantillages, peut-être; mais, au bout du compte, on a beau ne pas être l'esclave des préjugés, ça ne convient pas à tout le monde.

MOULINIER.

Tu es certain de ce que tu dis là?

CAMILLE.

Je suis certain des lettres, en tous cas.

MOULINIER.

Tu les as vues?

CAMILLE.

Je les ai vu glisser. — Vous vous défiez encore, vous! Cependant quel intérêt aurais-je à vous conter cela? Il faut raisonner! Au surplus, si vous aviez la vue moins courte ou, si ces intrigues-là vous amusaient, vous auriez vu tout comme moi. J'en sais une qui a passé sous votre nez, à votre barbe, dans un beau bouquet. D'ailleurs, si vous voulez vérifier, demandez à Vrillefert; il y était.

MOULINIER.

Et qui est celui...?

CAMILLE.

Ah! il faut lui rendre justice, un beau garçon; il ne vaut pas votre neveu comme fonds; mais les femmes, c'est si superficiel!

MOULINIER.

Fridelskoï?

CAMILLE.

Parbleu!

(Un silence.

MOULINIER.

Combien t'a-t-il donné pour me dévoiler ces saletés?

CAMILLE.

Rien.

MOULINIER.

Il t'a volé, en ce cas.

CAMILLE.

Eh bien, donnez-moi quelque chose, vous.

MOULINIER.

Si tu n'étais si jeune, je te donnerais, en effet, ce que ça vaut au juste. C'est peut-être toi, bandit, qui les as glissées, ces lettres.

CAMILLE.

Ah! ça...

MOULINIER.

Tais-toi!... et retourne au ruisseau qui est ton élément. Tu as cru faire un coup de maître, tu t'es ruiné, infect gamin; je te ferai chasser de partout où je rencontrerai ta face équivoque. Et si jamais...

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, qui est entré sur les derniers mots.

Qu'y a-t-il, mon oncle?

MOULINIER.

Attends, tu le sauras, hélas! (A Camille.) Tu me connais de longue date, tu sais que ce que je dis est dit. Prends-en note. Et maintenant, dehors.

(Il le chasse d'un coup de mouchoir.)

SCÈNE XIII

MOULINIER, PAUL, puis VRILLEFERT.

PAUL.

Que se passe-t-il enfin?

MOULINIER, ému.

Viens, mon ami...

PAUL.

Tu as les larmes aux yeux.

MOULINIER, lui tendant les bras.

Viens, Paul, viens m'embrasser, mon enfant...

PAUL.

Mais explique-toi.

MOULINIER.

Tu as de l'énergie?

(Vrillefert entre.)

PAUL.

Oui, parle.

MOULINIER, à Vrillefert.

Tu le savais, toi, que la belle-fille du maestro reçoit des lettres de Fridelskoï?

PAUL, avec un mouvement.

Hein?

VRILLEFERT.

Oui.

PAUL, après un mouvement de stupeur, tombe sur un siége.

Ah!...

VRILLEFERT.

Cependant...

MOULINIER, doux.

Va-t'en, vâ-t'en. Il faut le laisser pleurer d'abord.

(Rideau.)

ACTE CINQUIÈME

CHEZ LE MAESTRO, LE LENDEMAIN

Même décor qu'au troisième acte. — Les portes sont closes.

—

SCÈNE PREMIÈRE

VRILLEFERT, LE DOCTEUR.

(Au lever du rideau, Vrillefert est assis, le Docteur se promène. Ils semblent attendre.)

LE DOCTEUR, après avoir tiré sa montre.

Une heure moins vingt. Elle ne rentrera peut-être pas.

VRILLEFERT.

Attendons encore, je t'en prie. C'est une malheureuse femme, en somme, qui a été jouée par ce bandit-là. Il faut lui ouvrir les yeux. Je donnerais tout au monde pour éviter le scandale.

LE DOCTEUR.

Oh! là-dessus, moi, tu sais!...

VRILLEFERT.

Oui, tu n'as pas encore avalé la consultation! Moi, je songe à cette enfant, et je crois que la princesse, mise au fait du tout, peut éviter le bruit, en partant dès ce soir avec sa fille.

LE DOCTEUR.

Partir, partir!...

VRILLEFERT.

Je te l'ai dit, je lui en ai fourni les moyens avant-hier, en lui remboursant sa commandite.

LE DOCTEUR.

La belle avance! puisque Fridelskoï, abusant des pouvoirs qu'elle lui a laissés entre les mains, lui a fait perdre le double de la somme.

VRILLEFERT.

Une fois en Pologne, on verra. Le maestro est riche, et Fridelskoï le sait bien : en cas de succès, il eût payé les pertes sur la dot de Berthe. Ce qui me confond, c'est que tu m'assures qu'elle est d'accord avec lui. Car enfin, avant-hier soir encore, d'après ce que je t'ai conté de cette fleur, j'aurais juré...

LE DOCTEUR.

Il est beau parleur! Et je te répète qu'hier soir, au mercredi des Casimir, il n'était question que de ça, de leur correspondance, de leur entente. Jusqu'au turc, tiens : Fellah-Bey, qui vantait l'habileté de Fridelskoï. Et si tu avais vu l'humeur d'Ernestine, tu n'en douterais pas.

VRILLEFERT.

Raison de plus. Il faut tout dire à la princesse. Il n'y a qu'une issue : qu'elles partent, sur l'heure. Le reste s'oubliera.

LE DOCTEUR, entendant venir.

La voilà, je crois — non.

SCÈNE II

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE.

On me dit seulement que vous êtes là. Bonjour, docteur.

(Autre ton et venant à Vrillefert, à qui elle tend la main.) Bonjour, monsieur Vrillefert. — Vous attendez ma mère?

VRILLEFERT.

Oui, mademoiselle.

BERTHE.

Elle ne doit rentrer qu'après deux heures.

VRILLEFERT, après avoir consulté le docteur du regard.

Nous reviendrons, en ce cas.

BERTHE.

Ce que vous avez à lui dire est donc important?

LE DOCTEUR.

Très-important, mademoiselle.

VRILLEFERT.

Dites-le-lui, je vous prie et, si elle avait dessein de sortir de nouveau... qu'elle vous attende, n'est-ce pas?

BERTHE.

Bien, monsieur Vrillefert.

(Ils sortent en silence, et elle les regarde sortir.)

SCÈNE III

BERTHE, seule.

(Elle descend jusqu'à la table à ouvrage, l'ouvre, y prend une broderie, puis son sourcil se fronce.)

BERTHE.

Elles sont toujours là, ces lettres!—Ce bon M. Vrillefert!... s'il eût été seul, je l'aurais prié de les rendre (Soucieuse.) Ah!...

(Elle s'assied et brode, en suivant ses pensées.)

SCÈNE IV

BERTHE, LA PRINCESSE.

La Princesse entre sans que Berthe l'entende ; elle vient jusqu'à elle et lui pose affectueusement la main sur le col.)

LA PRINCESSE.

Tu dors ?

BERTHE, saisie.

Tu m'as fait peur. — Dis-moi : tu as rencontré M. Vrillefert et le docteur ?

LA PRINCESSE, ôtant son chapeau et son manteau.

Non. Ils sont venus ?

BERTHE.

Ils ont attendu longtemps.

LA PRINCESSE.

Que veulent-ils, eh ?

BERTHE.

Te parler d'une chose très-importante.

LA PRINCESSE, riant.

Je n'en doute pas !

BERTHE.

Ce doit être, car ils ont dit qu'ils reviendront dans un moment, et ils te prient de les attendre.

LA PRINCESSE, avec un geste d'indifférence et s'asseyant près d'elle.

Ouf ! moi, je n'en puis plus. Laisse ta broderie et causons.

BERTHE.

Ne puis-je causer en continuant ?

LA PRINCESSE.

Comme il te plaira, ma chère; quoique, à tout prendre, tu ne risques rien d'interrompre un travail que tu n'achèveras probablement jamais.

BERTHE.

Pourquoi donc?

LA PRINCESSE.

Pourquoi?... Ne t'ai-je pas dit que je devais avoir, avec toi, l'une de ces causeries intimes (souriant) et graves!... auxquelles il faut arriver entre mère et fille, à une heure donnée?

BERTHE.

Tu me l'as dit, en effet.

LA PRINCESSE.

Je pensais te parler de tout cela hier, et puis, je n'ai pas trouvé un moment. Il m'a fallu choisir des étoffes, donner des idées à la couturière, chercher, inventer des formes de chapeau, de corsage... Ah! ce n'est pas une mince affaire! Mais je n'ai pas perdu mon temps. J'ai trouvé une garniture!.. un chef-d'œuvre; tu verras! C'est qu'il en fallait pour deux cette fois.

BERTHE.

Pour deux?

LA PRINCESSE.

Toi et moi.

BERTHE.

Je n'ai besoin de rien.

LA PRINCESSE.

Voyons, fais-tu l'étonnée, ou bien ne te doutes-tu pas réellement de la cause de ces apprêts?

BERTHE.

De quoi veux-tu que je me doute?

LA PRINCESSE.

Ce que je t'ai dit ne t'a pas mise sur la voie?

BERTHE.

Nullement.

LA PRINCESSE, riant.

Quelle singulière enfant tu fais! — Mais, à ton âge, ma belle, moi, je ne pensais qu'à me marier, qu'à sortir de tutelle, qu'à posséder enfin cette indépendance sans laquelle la vie est bien peu de chose, va!

BERTHE, naïve.

Je ne trouve pas!

LA PRINCESSE.

Aussi n'es-tu pas une fille comme une autre. Ah! je ne te le reproche pas! Le pauvre maestro a un peu déteint sur toi, et il a des idées si bizarres!

BERTHE.

Ainsi, il est question de me marier?

LA PRINCESSE.

Oui. C'est une chose à peu près entendue. Ah! tu daignes sourire... Mon Dieu! ne rougis pas, à présent. Donc, tu juges quels apprêts sont indispensables avant notre départ!...

BERTHE.

Nous partons?

LA PRINCESSE.

Sans doute. Tu penses bien que je ne te marie pas en France.

BERTHE.

Pourquoi pas, mère?

LA PRINCESSE.

Est-ce qu'il y a, dans ce pays de bourgeois, quelqu'un qui vaille qu'on y songe seulement?

BERTHE.

Ah!...

LA PRINCESSE.

Non, ma belle, non. Nous allons à Varsovie, et tu épouses ton cousin, le prince Gontran Masgadoff. J'ai arrangé tout cela. Eh ben! tu ne m'embrasses pas, pour ma peine?

BERTHE.

Tu as arrangé cela, dis-tu... avec le maestro.

LA PRINCESSE.

Le maestro? Cela ne le regarde pas.

BERTHE.

Ah! Il n'a pas été consulté?

LA PRINCESSE.

Le maestro? — Il n'y a pas à le consulter à ce sujet. Il n'est pas de notre famille.

BERTHE.

Lui!

LA PRINCESSE.

C'est ton beau-père, voilà tout.

BERTHE.

Ne m'aime-t-il pas autant qu'il aimerait sa fille?

LA PRINCESSE.

Il n'en résulte pas qu'il ait le droit de...

BERTHE.

Ah! mère, que penserais-tu de moi, si je le méconnaissais ce droit?

LA PRINCESSE.

Eh! tu es folle!

BERTHE.

Qui donc m'a élevée, qui s'est occupée de mon enfance ?...

LA PRINCESSE.

Est-ce une critique à mon adresse ?

BERTHE.

Tu ne me connais pas, mère !

LA PRINCESSE.

Laissons cela. Je te répète que ce mariage est à peu près entendu et que nous partons sous peu de jours. Quant au maestro, s'il n'est pas satisfait, s'il t'en parle, tu lui diras...

BERTHE.

Prends garde, mère.

LA PRINCESSE, de haut.

Eh ?

BERTHE, douce.

Tu me condamnes à l'ingratitude.

LA PRINCESSE.

Que dis-tu ?

BERTHE.

Me marier, sans son aveu...

LA PRINCESSE, absolue.

Je prends cela sur moi. Au surplus je le veux et cela doit suffire.

BERTHE, très-douce.

Hélas ! non.

LA PRINCESSE.

Tu me résistes ?

BERTHE, affligée.

Hélas encore ! tu m'y obliges, et pour la première fois de ma vie, tu me causes une peine profonde. Je ne prétends

rien oublier de ce que je dois à l'un et à l'autre, au contraire, puisque je sens que mon devoir le plus impérieux est de concilier mon respect pour toi, avec ma gratitude envers celui qui m'a tenu lieu de père. Je ne puis rompre aucun lien, je ne puis prononcer envers vous; mais si je suis prête à obéir je veux obéir à tous deux.

LA PRINCESSE.

Tu ne dépends que de moi.

BERTHE, fermeté douce.

Devant votre désaccord, je ne dépends plus de personne.

LA PRINCESSE.

Que sais-tu, s'il y a, ou non, désaccord?

BERTHE.

Mais...

LA PRINCESSE.

Je le vois, il a pris le soin de faire briller à ton imagination accommodante l'idéal mesquin qu'il caresse depuis longtemps. Oh! cet homme! cet homme! — Et tu crois que je te laisserai descendre, oublier qui tu es, ce que tu te dois?

BERTHE, venant quand même l'embrasser et restant appuyée sur elle.

Ne me parle pas avec emportement, puisque tu as la bonté de t'occuper de moi aujourd'hui. Que veux-tu, mère! je ne suis probablement pas faite pour les destinées que tu ambitionnes pour moi. Je n'ai ni ta beauté, ni ton esprit; je me sentirais plutôt gênée dans ce monde où tu brilles, où tu règnes... Il a peut-être compris cela, lui...

LA PRINCESSE.

Assez! je n'admets pas la discussion d'une fille à sa mère. Tu tiens à ce que ton beau-père et moi nous nous mettions d'accord sur le fait de ton établissement, soit. Cela ne tardera guère et tu peux être sûre que ce qui se dira entre nous sera, cette fois, decisif.

BERTHE.

Mère...

LA PRINCESSE.

N'oublie pas du moins que tu l'auras voulu.

BERTHE.

Non, ne lui dis rien. Je veux n'être indigne ni de toi, ni de lui ; toute explication devient inutile : je resterai fille.

LA PRINCESSE, haussant les épaules.

Tu es absurde ! Allons?

BERTHE.

Comment, tu entends disposer de mon sort, malgré moi ?

LA PRINCESSE.

Tu le verras. — Laisse-moi.

(Berthe se redresse et s'éloigne d'un pas ferme. — Fausse sortie.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE MAESTRO.

(Le Maestro entre par la porte vers laquelle Berthe se dirigeait. Il la voit et paraît frappé de sa physionomie.)

LE MAESTRO.

Berthe... qu'as-tu, mon enfant?

(Il lui tend la main.)

(Berthe essaie de dissimuler, puis, par un élan, elle se jette dans ses bras, l'embrasse avec effusion et sort en lui souriant tristement.)

SCÈNE VI

LA PRINCESSE, LE MAESTRO, LE DOMESTIQUE.

LA PRINCESSE, à part.

Qui dirait que ce soit ma fille !

LE DOMESTIQUE, apportant deux cartes.

Pour Madame.

LA PRINCESSE, lisant.

Vrillefert et le docteur. — Dites que je ne puis recevoir.

LE DOMESTIQUE.

Ces messieurs insistent.

LA PRINCESSE.

Eh bien, qu'on attende chez moi.

SCÈNE VII

LE MAESTRO, LA PRINCESSE.

LE MAESTRO.

Elle pleurait. Que lui avez-vous dit ?

LA PRINCESSE.

Je lui ai dit que si l'on a cru que j'ai abdiqué mes droits sur elle, on s'est trompé, et que j'entends les exercer tous, seule, et sans contrôle ; je lui ai dit qu'elle se doit à son nom, et que je veux qu'elle épouse, les yeux fermés, l'homme que je lui ai choisi.

LE MAESTRO.

Permettez-moi de vous dire.

LA PRINCESSE, vivement.

Rien ! Vous ne vous êtes que trop occupé de ma fille. Vous avez cru bien faire, soit. Mais sans méconnaître vos intentions, je ne puis vous laisser faire plus longtemps, et très-résolûment, j'interviens.

LE MAESTRO.

Il est trop tard.

LA PRINCESSE.

Hein?

LE MAESTRO.

Rassurez-vous pourtant! Ce n'est pas que je veuille moi-même, et sans vous, disposer de son avenir. Mais, sans autres raisons, je *veux* que Berthe soit libre de choisir sa destinée!...

LA PRINCESSE.

Libre?

LE MAESTRO.

Libre, absolument!

LA PRINCESSE.

Mais une chose pareille ne s'est jamais vue, dans un monde un peu élevé, et...

LE MAESTRO.

Écoutez-moi. Le seul être que j'aie jamais aimé, le seul être pour qui j'accepte l'existence, c'est elle. Pour qu'elle soit heureuse, je suis décidé à tout; comprenez-moi, à tout, même à vous contraindre.

LA PRINCESSE.

Vous me menacez?

LE MAESTRO.

Non, je ne veux que vous faire comprendre qu'il faut qu'elle ait toute liberté de faire sa vie elle-même; car il vous est interdit, autant qu'à moi, d'influencer sa volonté.

LA PRINCESSE.

Et pourquoi donc?

LE MAESTRO.

Consultez vos souvenirs.

LA PRINCESSE.

Les souvenirs sont morts.

LE MAESTRO.

Dans les consciences mortes. Mais la mienne vit, le remords l'a rendue large et clairvoyante pour deux. Elle n'est ni a

vous, ni à moi, cette jeune fille, et si nous pouvons nous rattacher à elle, ce n'est que par le respect que nous lui devons.

LA PRINCESSE.

Je ne vous reconnais plus.

LE MAESTRO, amer.

Pauvre femme! Est-ce que vous m'avez jamais connu?

LA PRINCESSE, à part.

C'est à moi qu'il parle ainsi; mon Dieu!

(Trois heures sonnent.)

LE MAESTRO.

Écoutez! — Un homme va venir, un honnête homme. Il en entre encore, parfois, dans cette maison! Mais en y pénétrant, celui-ci, ce n'est pas qu'il s'égare. Il sait qu'il risque de se heurter, en chemin, à des déclassés, à des êtres dont le passé est bourbeux. Et lui, dont la conscience est nette, il vient nous proposer l'honneur de son alliance. Je l'écouterai, princesse; je l'écouterai, les yeux baissés. Et quand il sera parti, je veux voir, si vous le refusez. (Roulement de voiture.) Le voilà! Vous devez réfléchir. Je le recevrai seul. Allez! Mais s'il vous reste, pour moi, l'ombre d'un sentiment généreux, voyez la joie qui m'inonde le cœur!

LA PRINCESSE, émue et avec un mouvement vers lui.

Mon ami...

LE MAESTRO.

Allez, allez, je l'entends.

SCÈNE VIII

LE MAESTRO, PAUL, MOULINIER.

LE MAESTRO.

Ah! c'est vous...

MOULINIER, à Paul.

Du courage.

PAUL.

J'en ai!

MOULINIER, embarrassé.

Je pensais venir seul, ce qui aurait mieux valu, peut-être; mais il a tenu à être présent à... (L'émotion l'arrête.)

PAUL, lui prenant la main.

Remets-toi, et sois net.

LE MAESTRO, inquiet.

Qu'avez-vous donc?

MOULINIER, après un effort.

Écoutez, monsieur, après ce qui s'est passé chez moi, hier, mes idées se sont absolument changées; jusque-là les projets de mon neveu m'étaient apparus comme le plus grand malheur qui pût nous arriver. Vous m'avez fait voir que la rigidité aveugle des principes est une faute envers soi-même, encore plus qu'envers autrui. (Montrant Paul.) Aussi, quand il est venu, après votre départ, nous nous sommes embrassés, et j'ai dit que je viendrais aujourd'hui faire près de vous une démarche officielle; mais, hélas!...

LE MAESTRO.

Mais...?

MOULINIER.

Vous êtes un homme?

LE MAESTRO, à part.

Mon Dieu!

MOULINIER.

Je ne vous rends responsable de rien, je ne puis pas me méprendre deux fois sur vous, et si j'hesite, c'est que c'est aussi dur à dire qu'à entendre.

LE MAESTRO.

Achevez.

MOULINIER.

Eh bien! en vue d'un intérêt que je ne démêle pas encore, on est venu m'apprendre que votre belle-fille reçoit des lettres de M. Fridelskoï.

LE MAESTRO, éperdu.

Vous en avez menti!

(Mouvement de Moulinier.)

PAUL, l'arrêtant.

Ah! le pauvre homme, mon oncle!

LE MAESTRO, chancelant.

Ah! mais je deviens fou, moi! c'est trop, c'est... (Avec un cri.) Ah!... si c'était vrai!...

(Il sonne avec une violence excessive.)

PAUL, avec élan.

Non! Ce ne peut pas être; ce n'est qu'une infamie!

LE MAESTRO.

Laissez-moi! je veux savoir, j'en ai le droit; je le veux!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA PRINCESSE, VRILLEFERT, LE DOCTEUR, puis BERTHE.

(La Princesse entre suivie par les autres qui se groupent.)

LE MAESTRO, à la Princesse, il est hors de lui, tantôt violent, tantôt amer, presque égaré.

Vous! Ah! venez; venez entendre cela. Vous le pourrez sans doute; votre naissance vous place au-dessus du vulgaire, au-dessus des pudeurs de la maternité, du respect que les fem-

mes, petites gens, accordent au mari, à l'enfant, à elles-mêmes. Vous êtes née, vous!.... Eh bien! tenez, princesse, voilà des gens qui rapportent que votre fille a un amant!

LA PRINCESSE.

C'est une calomnie!

LE MAESTRO.

Dieu merci! Mais comment donc se peut-il faire que la calomnie atteigne une enfant aux côtés de sa mère?

LA PRINCESSE.

Pardon! Je ne savais pas, moi...

LE MAESTRO.

Vous ne saviez pas? (Grave.) Quand on a charge d'âme, le premier devoir est d'être intelligent! Allez, pour moi, je ne saurais ni vous condamner ni vous absoudre. Vous n'êtes plus, pour moi! (Apercevant Berthe qui entre.) Ah! mon enfant! viens. Sais-tu ce qui se passe? Ils disent que tu as reçu des lettres d'un homme que... Viens t'appuyer à mon bras, Berthe; viens leur crier que c'est un mensonge.

BERTHE, troublée, puis nette.

Hélas! non, mon père...

LE MAESTRO.

Hein?

BERTHE.

C'est vrai.

LE MAESTRO, suffoqué, puis tombant accablé sur un siége.

Ah!... vous aussi! Ah! c'est le dernier coup!...

(Il saisit la partition du Second Faust et la jette au feu.)

VRILLEFERT, se baissant pour retirer la partition des flammes.

Mais...

LE MAESTRO, l'arrêtant.

Quoi? (Amer.) Un chef-d'œuvre, n'est-ce pas? Qu'il brûle! je ne veux plus amuser personne!

BERTHE a suivi avec une sorte de surprise, puis d'un ton où se traduisent l'indignation et le reproche, et s'adressant au maestro.

Ah çà... qu'avez-vous donc? Ces lettres... mais je ne les ai pas lues! (Les prenant dans la table à ouvrage.) Les voilà. Sont-elles ouvertes?

(Mouvement général.)

LE MAESTRO.

Ah!

BERTHE, fondant en larmes.

Pour qui me prend-on à la fin!

LE MAESTRO, l'attirant à lui.

Mon enfant!

BERTHE, pleurant.

Vous le croyiez?...

LE MAESTRO, ému.

Je te demande pardon, ma fille.

BERTHE, l'embrassant.

Père!...

MOULINIER, à la Princesse.

Madame, j'ai l'honneur de vous demander votre fille en mariage pour mon neveu.

BERTHE, avec un signe négatif.

On m'a soupçonnée.

MOULINIER.

Lui, jamais! Je vous en donne ma parole d'honneur.

BERTHE, montrant la partition qui brûle.

Et puis...

PAUL.

Qu'importe! je...

LE MAESTRO, montrant son front.

Va!... C'est là... (à l'adresse de la Princesse). Et si tu es heureuse, je ne veux plus me souvenir que de mon art!... (La Princesse lui prend la main.) Pour toi, mon enfant, j'en ferai d'autres... plus beaux!

Paris, mars-décembre 1866.

FIN

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

LE PASSÉ DE MONSIEUR JOUANNE. Comédie en 4 actes, par A. Belot et Crisafulli, in-18 ..... 2 fr.

ROBINSON CRUSOE. Bouffonnerie musicale en 1 acte, par W. Busnach, in-18... 1 fr.

LES CANARDS L'ONT BIEN PASSÉE! Revue en 3 actes et 7 tableaux, par W. Busnach, in-4 ..... 50 c.

BU... QUI S'AVANCE. Revue en 3 actes et 7 tableaux, par W. Busnach et A. Flan, in-4.. ..... 50 c.

LE MYOSOTIS. Aliénation mentale et musicale par Cham et W. Busnach, in-18. 1 fr.

LA LANTERNE MAGIQUE. Revue en 4 actes et 20 tableaux, par Clairville, A. Monnier et E. Blum, in-4..... 50 c.

CENDRILLON. Feerie en 5 actes et 30 tableaux, par Clairville, A. Monnier et E. Blum, in-4..... 50 c.

LE DIABLE BOITEUX. Revue en 4 actes et 30 tableaux, par Clairville, A. Monnier et A. Flan, in-4..... 50 c.

LA PORTE SAINT-DENIS. Drame en 5 actes, par A. Favre et A. Villiers, in-4. 60 c.

TABARIN DUELLISTE. Opérette en 1 acte, par E. Turpille et Gille, in-18..... 1 fr.

LE BIFTECK D'OR. Vaudeville en 1 acte, par E. Turpille et J. Prevel, in-18.... 1 fr

A QUI LE CASQUE? Vaudeville en 1 acte, par E. Turpille et J. Prevel, in-18... 1 fr.

HENRIETTE MARÉCHAL. Drame en 3 actes, par E. et J. de Goncourt, in-18... 4 fr.

Le même ouvrage, édition in-18..... 2 fr.

LES MISÉRABLES. Drame en 2 parties et 12 tableaux, par Charles Hugo, in-8. 4 fr.

Le même ouvrage, édition in-18..... 2 fr.

LE HUSSARD DE BERCHENY. Drame en 5 actes, par Auguste Maquet, in-18..... 2 fr.

Le même ouvrage, édition in-4..... 50 c.

LE ROI D'YVETOT. Ballet-Pantomime en 1 acte, par Th. de Massa et Petitpa, in-18..... 1 fr.

LES DEUX DIANE. Drame en 5 actes, par Paul Meurice, in-18..... 2 fr.

Le même ouvrage, édition in-4..... 50 c.

ZILDA. Opéra comique en 2 actes, par Saint-Georges et Chivot, in-18..... 1 fr.

L'AFRICAINE. Opéra en 5 actes, par E. Scribe, in-18.... ..... 2 fr.

DON JUAN. Opéra en 2 actes et 3 tableaux, par T. G. C., in 18..... 1 fr.

LA CHASSE AU CAMAIEU. Vaudeville suite en 3 stations, par Timothée et Emmanuel, in-18..... 1

LA GAZETTE DES PARISIENS, journal en 1 acte, redigé par W. Busnach et A. Flan... .....

MONSIEUR ET MADAME TERNEL. C en 4 actes, par L. Ulbach et Cr in 18.....

LES PRÉCIEUSES DU JOUR. Comé 1 acte, par Emile Villars, in-18..

LES COQUELUSES DE SAINTE CAT Vaudeville en 1 acte, par A. Mor E. Abraham, in-18.....

LE JOUEUR D'ORGUE. Comédie en par Ernest Dubreuil, in-18.....

MONSIEUR DUMOULIN. Comédie en en vers, par E. J. Nurbal, in-18.

LES SCEPTIQUES. Comedie en 4 ac Felicien Malleville in-18..... ..

LES SOUVENIRS. Comédie en 4 a A. Belot, in-18..... .....

LA CROISADE DES DAMES. Opéra-com 1 acte, par Victor Wilder, in-18

LES GRACES D'ÉTAT. Comédie en 2 a G. Legrand et G. Bergeret, in-18.

LA VIE NOUVELLE. Comedie en 4 a prologue, par Paul Meurice, in-18

Le même ouvrage, édition in-18...

LA MONTRE SE RAMONTE ET LES A MARCHENT. Comédie en 1 acte, p Kock. in-18.... .....

LES CONFÉRENCES CHEZ BAUBICH bleau en 1 acte, par Clairville et in-18.....

LES LOUPS ET LES AGNEAUX. Com 4 actes, par Crisafulli et S in-18..... .....

RECETTE CONTRE LES BELLES-MÈRE deville en 1 acte, par Flor O Dupan, in-18.....

LES VOYAGES DE GULLIVER. Pièce tique en 4 actes et 30 tableaux ville, A. Monnier et E. Blum, in-

LE CHEMIN RETROUVÉ. Conte fa par Louis Leroy et Bergeret, in-

L'OIE DU CAIRE. Opérette-bouffe en par Victor Wilder, in-18.....

LE BARBIER DE SÉVILLE. Opéra en traduction de Victor Wilder, in-1

DRAMES ET COMÉDIES, par E. Serr vel, in-18 ....

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain en Laye.

PQ
2203
C2P3

Cadol, Édouard
La fausse monnaie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY